

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1939

THÈSE

N°

241

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

Georges-Louis-Henri DURAND

Né le 15 juillet 1914, à Angerville (Seine-et-Oise)

CABANIS

SA VIE. SON ŒUVRE MÉDICALE

Président : M. LAIGNEL-LAVASTINE, Professeur.

PARIS

IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

JOUBE & C^{ie}, ÉDITEURS

15, RUE RACINE, 15

1939

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1939

THÈSE

N°

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

Georges-Louis-Henri DURAND

Né le 15 juillet 1914, à Angerville (Seine-et-Oise)

CABANIS

SA VIE. SON ŒUVRE MÉDICALE

Président : M. LAIGNEL-LAVASTINE, Professeur.

PARIS

IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

JOUVE & C^{ie}, ÉDITEURS

15, RUE RACINE, 15

1939



DOYEN... TIFFENEAU

I. — PROFESSEURS

MM.

Anatomie	ROUVIERE.
Physiologie	Léon BINET.
Physique médicale	STROHL.
Chimie médicale	POLONOVSKI.
Bactériologie	R. DEBRÉ.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales	BAUDOUIN.
Pathologie médicale	ABRAMI.
Pathologie chirurgicale	MONDOR.
Anatomie pathologique	LEROUX.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU.
Thérapeutique	HARVIER.
Hygiène et médecine préventive	TANON.
Médecine légale	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	LAIGNEL-LAVASTINE.
Pathologie expérimentale et comparée	FIESSINGER.
Hydrologie thérapeutique et climatologie	CHIRAY.
Clinique médicale	LOEPER.
	CARNOT.
	CLERC.
	Marcel LABBÉ.
Hygiène et clinique de la première enfance	LEREBoullet.
Clinique des maladies des enfants	NOBÉCOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale.	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GOUGEROT.
Clinique des maladies du système nerveux	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses	LEMIERRE.
Clinique chirurgicale	CUNÉO.
	GOSSET.
	GRÉGOIRE.
	LENORMANT.
Clinique ophtalmologique	TERRIEN.
Clinique urologique	CHEVASSU.
Clinique d'accouchements	COUVELAIRE.
	JEANNIN.
	LÉVY-SOLAL.
Clinique gynécologique	MOCQUOT.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	OMBREDANNE.
Clinique thérapeutique médicale	RATHERY.
Clinique oto-rhino-laryngologique	LEMAITRE.
Clinique thérapeutique chirurgicale	Pierre DUVAL.
Clinique propédeutique	Maurice VILLARET.
Clinique de la tuberculose	TROISIER.
Clinique chirurgicale orthopédique de l'adulte	MATHIEU.
Clinique de cardiologie	LAUBRY.
Clinique de neuro-chirurgie	Clovis VINCENT.
Assistance médico-sociale	N...
Professeurs sans chaire	HASARD.
	HOVELACQUE.
	MULON.
	OLIVIER.
	SANNIÉ.
	VERNE.

II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.

AMELINE..... Pathologie chirurgicale.
 BARIÉTY..... Pathologie médicale.
 BÉNARD (H.) .. Pathologie médicale.
 BERNARD (E.).. Pathologie médicale.
 BESANÇON (J.). Hydrologie.
 BOULIN Pathologie médicale.
 BULLIARD Histologie.
 CATHALA Pathologie médicale.
 CHEVALLIER .. Pathologie médicale.
 COSTE..... Pathologie médicale.
 DOGNON Physique.
 FEY Urologie.
 FUNCK..... Pathologie chirurgicale.
 GALLIARD Parasitologie.
 GASTINEL Bactériologie.
 DE GAUDART D'ALLAINES.. Pathologie
 chirurgicale.
 GAYET Physiologie.
 DE GENNES... Pathologie médicale.
 GIROUD Histologie.
 HAGUENAU ... Pathologie médicale.
 HALPHEN Oto-rhino-laryngologie.
 HUGUENIN Anatomie pathologique.
 JOANNON Hygiène.

MM.

LACOMME Obstétrique.
 LANTUÉJOUL .. Obstétrique.
 LAROCHE (G.).. Pathologie médicale.
 LAVIER..... Parasitologie.
 LELONG..... Pathologie médicale.
 LEMAIRE Pathologie expérimentale.
 LEVEUF Pathologie chirurgicale.
 M^{lle} J. LÉVY... Pharmacologie.
 LÉVY-VALENSI. Neurologie et Psychiatrie.
 MÉNÉGAUX... Pathologie chirurgicale.
 MOLLARET.... Pathologie médicale.
 MOREAU Pathologie médicale.
 MOULONGUET.. Pathologie chirurgicale.
 MOUQUIN Pathologie médicale.
 PETIT-DUTAILLIS.. Pathologie chirurgi-
 cale.
 PIÉDELIEVRE .. Médecine légale.
 PORTES Obstétrique.
 RENARD..... Ophtalmologie.
 RICHET Physiologie.
 SÈNEQUE Pathologie chirurgicale.
 TURPIN Pathologie médicale.
 VIGNES Obstétrique.
 WILMOTH Pathologie chirurgicale.

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE

POUR LE SERVICE DES EXAMENS

MM.

ALGLAVE Pathologie chirurgicale.
 BUSQUET Pharmacologie.
 CHAILLEY-BERT.. Physiologie.
 GUÉNIOT..... Obs étrique.
 HEITZ-BOYER... Pathologie chirurgicale.

MM.

LARDENNOIS.... Pathologie chirurgicale.
 LE LORIER..... Obstétrique.
 NEVEU-LEMAIRE Parasitologie
 SCHWARTZ..... Pathologie chirurgicale.
 VAUDESCAL..... Obstétrique.

IV. — AGREGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE

A TITRE PERMANENT

MM.		MM.	
ALAJOUANINE.	} Clinique médicale.	BASSET.	} Clinique chirurgicale.
AUBERTIN.		BROCQ.	
BRULÉ.		CADENAT.	
CHABROL.		GATELLIER.	
DONZELOT.		MOURE.	
DUVOIR.		QUENU.	
LIAN.		VELTER.	
VALLERY-RADOT			
(Pasteur).			
SÉZARY.			

MM.	
ÉCALLE.	} Clinique obstétricale.
METZGER.	

V. — CHARGÉS DE COURS

MM.	
CHAILLEY-BERT, agrégé	Éducation physique.
LEDOUX-LEBARD	Radiologie clinique.
RUPPE	Stomatologie.
WEIL-HALLÉ	Puériculture.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MES PARENTS

*Ce témoignage de mon affection filiale en
reconnaissance des sacrifices qu'ils ont faits pour
moi.*

A MA FEMME

*Compagne des bons et des mauvais jours, dont
l'affection toujours égale a soutenu mes efforts.*

A MES FILS, DIDIER ET JACQUES

*Dont la turbulence troublait mes travaux en
même temps qu'elle leur donnait un but.*

MEIS ET AMICIS



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41547906_0056

A MONSIEUR LE PROFESSEUR LAIGNEL-LAVASTINE

Professeur d'Histoire de la Médecine et de la Chirurgie
à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine
Officier de la Légion d'honneur

*Qui a bien voulu nous suggérer l'idée de cette
thèse et nous a fait le très grand honneur d'en
accepter la présidence.*

*Hommage de profonde et très respectueuse
gratitude.*

A MON MAITRE

MONSIEUR LE DOCTEUR FAIL

Médecin des Hôpitaux psychiatriques

*Qui a guidé mes débuts dans la psychiatrie.
En témoignage de ma reconnaissance.*

A MESSIEURS LES MÉDECINS-CHEFS DE L'HÔPITAL PSYCHIATRIQUE
DE CLERMONT DE L'OISE

MESSIEURS LES DOCTEURS LE MAUX, PIGNÈDE, BRIAU

Médecins des Hôpitaux psychiatriques

A TOUS MES MAITRES DE L'ÉCOLE SAINTE-CROIX
D'ORLÉANS

*Qu'ils veuillent bien trouver ici l'expression de
mon affectueuse et respectueuse gratitude.*

A MES CAMARADES D'INTERNAT DE CLERMONT

CABANIS

SA VIE. SON ŒUVRE MÉDICALE

INTRODUCTION

Après avoir connu des fortunes diverses auprès de l'opinion, l'œuvre de Cabanis est rentrée dans l'oubli depuis près d'un siècle. Oubli, le mot est peut-être sévère, mais quel autre terme pourrait qualifier d'une façon plus exacte l'ignorance où sont, tous nos contemporains en général, la plupart des médecins en particulier, de l'œuvre de Cabanis ? Or, cette œuvre fut immense, étonnante de diversité. A la fois politicien, éducateur, littérateur, philosophe et médecin, Cabanis exerça dans tous les ordres d'activité qu'il aborda une influence prépondérante.

Les philosophes n'ont pas oublié Cabanis qu'ils considèrent comme un des leurs. Avec raison, ils reconnaissent en lui le fondateur d'une science nouvelle qui tient une grande place parmi les sciences modernes : la psycho-physiologie. Mais c'est amoindrir son œuvre que la considérer sous cet unique aspect ; Cabanis fut, avant tout, un médecin, la philosophie ne fut pour lui qu'un accessoire de sa pensée entièrement orientée vers la médecine. Son œuvre médicale remplit sa vie et c'est cependant elle qui est actuellement la plus méconnue... C'est elle que nous étudierons après avoir évoqué les principaux événements de sa vie. Nous ne prétendons pas rendre à Cabanis la gloire qui lui est due, ce serait surestimer la portée de ce travail, nous pensons simplement apporter notre contribution à la réparation d'une injustice.

PREMIÈRE PARTIE

LA VIE DE CABANIS

Sa jeunesse.

Pierre-Jean-Georges Cabanis, naquit le 5 juin 1757, au Château de Salagnac, à Cosnac en Corrèze, d'une famille de la haute bourgeoisie locale.

Son grand-père paternel, jurisconsulte, avait été longtemps juge d'un baillage des environs de Brive et son intégrité lui avait acquis la notoriété et l'estime de ses concitoyens.

Son père, Jean-Baptiste Cabanis de Salagnac, homme sévère, intelligent et fort pieux, esprit ouvert aux choses nouvelles avait étudié le droit à Toulouse, se destinant au barreau ; mais il fut amené à s'occuper exclusivement des propriétés qu'il possédait près de Brive. Il transforma un domaine inculte en domaine florissant et les résultats qu'il obtint attirèrent l'attention de Turgot, alors intendant du Limousin, dont il devint bientôt l'ami. Il se livra à la culture des arbres, de la vigne, essaya le croisement des mérinos, contribua à l'extension de la culture et de la consommation des pommes de terre en Limousin, créa une société d'agriculture à Brive et publia un *Essai sur les principes de la greffe et sur les moyens de la perfectionner*, ouvrage couronné par l'Académie de Bordeaux, en 1764, et qui connut le succès de plusieurs éditions. Il mourut en 1786. De son mariage avec Marie-Hélène d'Escarolle de Souleyrac il eut deux filles : Marie-Annette et Françoise, et un fils : Pierre-Jean-Georges.

La mère de Cabanis mourut prématurément laissant son fils en bas âge. Il fut donc privé très tôt de tendresse maternelle, cette

tendresse qui veille aux soins du corps, en même temps qu'elle fournit à l'âme les premiers sentiments de bonheur confiant. Et il nous est permis de nous demander, avec M. Hillemand, s'il ne convient pas d'imputer à « cette fâcheuse déficience de l'éducation maternelle, la raideur de caractère dont Cabanis n'a pas hésité à s'accuser, l'esprit d'indiscipline et de révolte qu'il ne cessa de manifester pendant son enfance et son adolescence, le décousu de sa conduite et les fugues de sa jeunesse, jusqu'au jour où il tomba sous l'influence d'une femme d'élite qui se trouva précisément en mesure de remplir, vis-à-vis de lui, le rôle de la plus dévouée et de la plus éclairée des mères : Mme Helvétius ».

Dès son plus jeune âge il manifesta une sensibilité presque malade, une imagination vive. Il était volontaire, tenace dans ses idées, souvent violent dans ses actes, ne reconnaissant aucune autorité. A un âge où l'on songe généralement à tout autre chose, il examinait et jugeait ses sentiments, ses pensées, ses actes, et c'est aux notes qu'il a rédigées lui-même, que ses biographes doivent une grande partie de leur documentation.

Lorsqu'il eut 7 ans, son père le confia à deux prêtres du voisinage, « il y donna quelques indices de talent, il y manifesta, surtout, un esprit de suite et une ténacité dans ses habitudes qui durent faire pressentir que, s'il prenait une bonne route, il pourrait obtenir des succès ». (Notes personnelles de Cabanis.)

A 10 ans il fut envoyé au collège de Brive, chez les Doctrinaires qui, à cette époque, remplaçaient en France les Jésuites récemment expulsés. « On s'aperçut dans les basses classes que la sévérité ne réussissait pas avec lui » et son caractère fier ne put se plier devant une rigueur qui lui était insupportable. Le Père Berrut, toutefois, professeur de seconde, sut prendre son élève par ses bons sentiments et réussit à obtenir de lui une année fructueuse ; de ce Père, « disciple de Condillac qui appliquait la méthode analytique à l'étude du Français, du Latin et du Grec, pour en tirer les règles de la grammaire générale », Cabanis parlera, encore longtemps après, avec éloge et reconnaissance, dans ses lettres à Maine de Biran. Les professeurs de rhétorique ne surent employer la même méthode et, devant une rigueur renouvelée, il renonça au travail. Révolté des traitements durs qu'il avait essuyés de la part d'un de ses maîtres, il prit le parti de redoubler d'entêtement, se laissa même accuser d'une faute qu'il n'avait pas commise, et fut renvoyé à son père.

Celui-ci le reçut fort mal, Cabanis trouva dans la sévérité paternelle plus de désagréments qu'il n'en avait évités ; « il s'aigrit de plus en plus et dès ce moment ne fit plus rien ». Au bout d'un certain temps, son père sentit qu'il fallait tenter d'autres moyens que ceux de la rigueur ; il le mena lui-même à Paris et « reconnaissant bientôt que sa surveillance ne pouvait avoir sur lui aucune influence utile, il le livra à lui-même au milieu de cette grande ville, à l'âge de 14 ans », recommandé seulement à quelques amis, dont le poète Roucher. « Le parti était extrême », Cabanis « ne se sentit pas plus tôt libre du joug que toutes ses forces s'étaient employées à secouer, que le goût de l'étude se réveilla en lui avec une sorte de fureur ». Ainsi, une si complète liberté, où tant d'autres auraient sombré, fut pour lui le signal du salut. Il « ne se livra à aucun désordre, ne tomba dans aucun piège, ne fit aucun faux-pas », nous dit Mignet, qui s'en porte garant ; nous pourrions en douter, mais le meilleur garant de sa conduite, à notre sens, est son ardeur au travail, sa passion vraiment peu commune à cet âge pour l'étude des lettres, des sciences et de la philosophie. « Peu assidu aux leçons de ses professeurs de logique et de physique, il suivait les cours de Brisson ; en même temps, il reprenait sous œuvre toutes les différentes parties de son éducation première ». Il lut avec avidité, sinon avec méthode, la plupart des philosophes et des savants de tous les âges : Platon et Plutarque, Aristote, Epictète, Cicéron et Tacite, Charron et Montaigne, Saint-Augustin et Saint-Jérôme, Bossuet, Pascal, Bourdaloue, Montesquieu et Voltaire, Condillac et Locke. Il médita. *L'essai sur l'entendement humain*. « Je n'ai jamais eu de temps plus agréable de ma vie, écrivait-il à son père, il me semble, pour ainsi dire, que chaque jour mon âme s'agrandit et le plaisir d'avoir appris quelque chose me donne une ardeur incroyable pour apprendre encore. » En lisant la correspondance de cet adolescent de 15 ans, nous dit Mignet, « on est surpris de trouver, avec des projets naturellement variables et des pensées quelquefois incertaines, un savoir déjà étendu, une hardiesse ferme de jugement, beaucoup d'esprit et une élégance de langage rare ».

Deux années s'écoulèrent pour lui comme un jour dans la société des classiques grecs, latins et français et dans celle de quelques camarades d'études « qui joignaient des mœurs aimables

au même goût des lettres ». Son père, dont la foi chrétienne s'effrayait, le rappela à Brive. Il refusa d'abord d'abandonner ses maîtres et ses livres, alléguant qu'il était utile de savoir bien écrire et que si les économistes, amis de son père (ils écrivaient fort mal) « avaient eu Jean-Jacques Rousseau pour secrétaire, leur système serait celui de toute l'Europe ».

Il eut sans doute été réduit à obéir s'il n'avait rencontré à ce moment le Prince Massalsky, évêque de Wilna, qui, sur le point de quitter Paris, lui proposa de l'emmener en Pologne, en qualité de secrétaire. « Placé entre l'idée d'un voyage lointain, qui dérangeait ses études mais lui laissait l'espoir de les reprendre, et celle d'une retraite absolue dans le sein de sa famille où le premier essor de son talent se fût bientôt engourdi sans retour, il ne balance pas ; à l'âge de 16 ans, il se livre à des mains étrangères et il va par mer, chercher un pays qu'on lui présente comme à demi-sauvage. »

Il parvint à Varsovie en 1773 pendant la Diète où se jouait l'Indépendance de la Pologne. Il assista, témoin sensible, compréhensif mais impuissant, aux dernières convulsions de ce malheureux pays, à son démembrement et partage par la Russie, l'Autriche et la Prusse. « Il en contracta un mépris précoce des hommes et une mélancolie que sa bonté naturelle avait peine à maîtriser ». Dououreusement impressionné, écœuré du désordre qui régnait autour de lui, il regretta bientôt la France. « J'attends le retour du printemps, écrit-il à Roucher, le retour du jeune dieu qui ranime la nature endormie et je dirai adieu aux ours pour me rendre à la voix de mon père, de mes amis, de M. Turgot qui veut bien m'employer dans ses départements et me rendre ma bonne patrie que j'ai abandonnée en étourdi. La comparaison que j'en ai faite avec les pays du Nord me l'ont rendue bien chère, nos abus valaient mieux que les lois de ces malheureux pays. Heureuse nation, ma chère patrie ! » Au surplus, aucun des avantages personnels qui lui avaient été promis ne se réalisait. Sa nomination de professeur de Belles-Lettres à l'Académie de Varsovie ne le retint pas ; s'étant brouillé avec l'évêque Massalsky, parce qu'il refusait d'enseigner le français aux séminaristes de Wilna, il revint en France en 1775. Son séjour en Pologne avait duré deux ans ; il en rapportait une parfaite connaissance de la langue allemande et une certaine expérience.

Il arrivait à Paris au moment où Louis XVI venait d'appeler au Ministère des Finances Turgot, l'ami de son père. Il lui fut présenté, et accueilli par lui avec bienveillance. Si cette présentation fit naître quelques espérances dans la pensée de Cabanis, elles furent de bien courte durée : au moment où il allait être placé conformément à ses talents et à ses goûts une intrigue de cour renversa le ministre habile et intègre.

Cabanis se retrouva désarmé et sans ressources. Encore tout imprégné des souvenirs pénibles de son enfance, meurtri de ses déceptions récentes, incertain du choix d'une carrière, il avait perdu sa fougue, l'ardeur de sa turbulente jeunesse. Il lui fallut bien recourir à sa famille qui lui accorda quelques subsides. C'est d'un voyage à Brive, à l'occasion duquel il étonna et séduisit son père par l'éclat de ses connaissances, la maturité précoce de son caractère, qu'il aurait obtenu l'autorisation et les moyens de poursuivre ses études à Paris quelques années encore.

Plein de confiance dans l'avenir, encouragé par le poète Roucher, dont la notoriété excitait son émulation, il voulut conquérir un nom dans la littérature. L'Académie française venait de choisir pour sujet de son Prix de poésie la traduction en vers français d'un fragment d'Homère. Cabanis concourut : il fit plus, il entreprit la traduction entière de l'*Iliade*. Mais les deux morceaux qu'il présenta ne furent pas retenus par l'Académie. Cet échec lui fut pénible et mal compensé par le succès qu'il obtint, lorsque Roucher eut introduit ces mêmes morceaux dans les notes de ses poèmes des *Mois*. Il persista à faire des vers mais ne s'avisa plus, toutefois, de courir après les couronnes académiques. Roucher, Turgot l'avaient introduit dans les salons, il y versifia dans le genre aimable, y obtint des succès, fut même félicité par Voltaire, mais ces résultats étaient peu propres à satisfaire l'active et inquiète intelligence de Cabanis ; sa pensée avait entrevu d'autres horizons.

Un moment découragé, se croyant malade, probablement neurasthénique, il alla consulter plusieurs médecins... Son état moral ne s'améliorait pas, jusqu'au jour où il rencontra Dubreuil, de Saint-Germain, l'un des meilleurs praticiens du temps. Celui-ci lui fixa une hygiène mentale et l'engagea à abandonner ses études littéraires, plus ou moins décevantes, pour donner à son intelligente curiosité le champ plus solide des

sciences positives, plus particulièrement de la médecine ; et Dubreuil s'offrait pour diriger ses premiers pas dans cette voie.

Cabanis se rendit d'autant mieux aux raisons de Dubreuil qu'à ce moment son père le pressait de choisir une profession. La médecine offrait une ample pâture à l'activité de son esprit et la pratique de ses fonctions exigeait un exercice continu du corps devenu pour lui le plus pressant besoin. Dès ce moment, 1777, sa voie fut tracée ; il s'attacha à Dubreuil dont il suivit les leçons théoriques et cliniques, qui fut son guide et son ami. Il conserva toute sa vie une tendre et pieuse reconnaissance pour cet homme qui exerçait « sur les âmes les plus fortes et les esprits les plus éclairés le même empire que le merveilleux exerce sur le vulgaire ». Dubreuil s'occupait d'histoire médicale et de métaphysique, il faisait grand cas de la médication psychique, des remèdes moraux. Avec lui, Cabanis commenta Hippocrate et Galien, les maîtres illustres de l'école de Montpellier. Il suivait Dubreuil dans ses visites, « sous ce maître habile dont il admira le coup d'œil au lit du malade, l'indépendance auprès des grands, la sensibilité avec les malheureux, il porta dans l'étude de la médecine plus d'ardeur encore qu'il n'en avait déployé en cultivant les lettres » (Mignet).

Il étudia son art pendant six ans, ne négligea rien pour parfaire son instruction, suivit les cours d'Anatomie et d'Hygiène ; il ne dédaigna même pas de s'inscrire un certain temps chez le fameux magnétiseur Mesmer qui, à cet époque, obtenait des cures merveilleuses. Il prit le grade d'officier de santé en 1783 après avoir prononcé « le serment d'un médecin », imitation libre du Serment d'Hippocrate qu'il avait composée en vers et qui était en même temps son adieu à la Poésie.

Le Salon de Mme Helvétius.

Dès le début de ses études médicales, Cabanis avait été obligé, par l'état demeuré précaire de sa santé, de rechercher les avantages climatiques de la campagne. Il avait d'abord suivi Dubreuil à Saint-Germain, puis, pour se rapprocher de Paris était venu s'installer, en 1778, à Auteuil, non loin de la villa où Mme Helvétius, veuve du riche philanthrope, auteur de *l'Esprit*, avait transporté son salon. Dans cette villa — qu'elle avait achetée au pastelliste Quentin de La Tour et qui devait, ayant échoué au Prince Pierre Napoléon Bonaparte, voir l'assassinat de Victor Noir — Mme Helvétius continuait à recevoir la plupart des hommes célèbres, qui avaient illustré son Salon de la rue Sainte-Anne et qu'elle avait entraînés dans son sillage. Elle y réunit pendant trente ans encore, sous les formes du patronage, de l'amitié et de la famille, les lettrés, les philosophes et les savants.

Dans ce salon deux sociétés se succédèrent ; la première, « états généraux de l'esprit humain », dit Garat dans ses *Mémoires sur le XVIII^e siècle*, connut Condillac, Diderot, d'Alembert, Voltaire, Franklin (qui, devenu veuf, fut même amoureux de la maîtresse du logis), Turgot, Marmontel, Buffon, d'Holbach, Condorcet, Beccaria, Adam Smith, Grimm, Jefferson, pour ne citer que les plus célèbres. La seconde, moins brillante, effacée par l'ombre de la Révolution et la renommée grandissante de Napoléon, héritière de la pensée des Encyclopédistes, devint le groupe des Idéologues. On devait y voir : Destutt de Tracy, Daunou, La Romiguière, Volney, Garat... plus tard Fauriel, Guinguené, Richerand, Andrieux, etc... « On y discutait, on y lisait, on s'y donnait des tâches, des directions et des secours ; on y philosophait véritablement et si le système qu'on suivait avait des vices et des erreurs, du moins la manière dont on le développait, la méthode qu'on y appliquait, les recherches auxquelles on se livrait pour l'appuyer et le défendre, étaient-elles bien propres à fortifier

et à éclairer les esprits » (Daunou : *Histoire de la Philosophie en France*).

Cabanis fut présenté à Mme Helvétius par Turgot. Elle accueillit fort bien le protégé de son vieil ami et l'introduisit dans le cercle dont elle était la reine ; au bout de quelque temps, elle lui offrit même un logement dans sa villa où elle abritait déjà l'ancien bénédictin La Roche et, par intermittence, l'abbé Morellet. Leur amitié devait durer vingt-deux ans, c'est-à-dire jusqu'à la mort de Mme Helvétius que Cabanis assista dans son agonie.

Quelle fut la nature de la liaison de cette femme âgée — elle avait 59 ans lors de leur rencontre, mais avait conservé « sa belle taille, ses traits réguliers et touchants, l'éclat de ses beaux yeux, tempéré par la douce expression du sentiment, son port noble et majestueux... sa gaieté légère et vive — et ce jeune homme de 21 ans ? une affection maternelle de la part de Mme Helvétius à laquelle Cabanis répondit par un profond et inaltérable dévouement filial.

A cette époque, la pureté de leur liaison ne fut jamais sérieusement suspectée, même par ceux, qui pour des raisons diverses, auraient eu intérêt à la ternir d'une équivoque. Ce n'est que beaucoup plus tard qu'un doute fut émis à ce sujet ; on aurait voulu attribuer à la « libido », au « refoulement » une part dans cette amitié. M. Hillemand fait une critique très sérieuse de cette opinion et la rejette, nous ne retiendrons que quelques-uns des textes qu'il cite, et ses conclusions.

Mme Helvétius fut toujours attachée à son mari et lui resta fidèle : « elle se donna à Helvétius avec tout l'abandon de l'amour et la candeur que vingt ans d'union et trente ans de regrets n'ont jamais affaiblis... Depuis cet instant, elle n'a plus vécu que pour lui... La Roche, Cabanis furent ensuite pour elle un objet continu de soins et de sollicitude, ce sont ces deux enfants adoptifs qui... ont fait toute la douceur du soir d'une si belle vie que le culte de la mémoire d'Helvétius a remplie tout entière, je dis culte car il a été vraiment sa divinité... » (Citoyen T. dans sa notice de l'an VIII). Peisse écrit : « Cabanis fut accueilli par Mme Helvétius avec une bienveillance presque maternelle à laquelle il répondit lui-même par un attachement et un dévouement sans borne. Rien n'altéra depuis la noble amitié de ces deux âmes. »

Mignet dans son éloge de Cabanis, à l'Académie des Sciences

en 1850, nous dit : « Turgot avait aussi conduit Cabanis auprès de son excellente amie Mme Helvétius qui l'avait accueilli avec le plus grand intérêt. Elle lui avait offert un logement dans sa charmante maison d'Auteuil, où cette femme respectable, belle encore malgré son grand âge, douée d'une grâce rare, et d'une exquise bonté, spirituelle, sans aucun savoir, vertueuse avec facilité, se plaisant à la fois dans les plus hautes pensées et dans les goûts les plus simples, passant de l'entretien de ses amis les philosophes à la culture des fleurs et aux soins de ses oiseaux, réunissait autour d'elle d'Alembert, Diderot... Elle lui avait accordé l'affection d'une mère, il lui rendit la tendresse d'un fils et la mort seule put mettre un terme à cette douce et touchante intimité qui dura vingt-deux années.

Dans le volume qu'il consacre au Salon d'Auteuil Antoine Guillois, petit-fils du poète Roucher, nous apprend que Mme Helvétius aimait s'illusionner sur la prétendue ressemblance que Cabanis aurait eu avec le fils qu'elle avait perdu et qui aurait été à peu près du même âge : « si la doctrine de la transmigration était vraie, répétait-elle volontiers, je serais tentée de croire que l'âme de mon fils est passée dans le corps de Cabanis ».

M. Hillemand ajoute : « J'invoquerai contre la vraisemblance de l'hypothèse (d'une liaison amoureuse) — les vers que Cabanis adressait à sa protectrice presque octogénaire, — son mariage célébré en 1796 avec Charlotte de Grouchy —, et la circonstance que Mme Helvétius accueillit sous son toit le nouveau ménage, comme elle avait accueilli Cabanis célibataire — ; que l'époux et l'épousée se prêtèrent à cet arrangement ».

Voici le madrigal auquel il est fait allusion :

Si le temps qui roule sans cesse,
Amenait pour vous la vieillesse,
Je n'oserais vous en parler,
Mais les ans ont beau s'écouler,
Votre gaieté légère et vive,
Votre bonté toujours naïve,
Ce teint qui garde ses couleurs,
L'amour du soleil et des fleurs,
Enfin cette âme jeune et pure,
Tout dit que vous fixez le temps ;
Et vous paraîtrez à cent ans,
Sortie des mains de la nature.
Ce destin qui vous est promis.

Sans doute a bien quelque avantage,
Mais vous y perdez vos amis,
Car vieillir est notre partage ;
Et bientôt je vous le prédis,
Nous ne serons plus de votre âge.

« Autant ces vers, poursuit M. Hillemand, sont charmants, adressés à une mère adoptive, autant ils seraient déplacés et de mauvais goût. adressés à une ancienne maîtresse dont ils souligneraient l'âge avec une insistance cruelle ; ils dénoteraient, dans ce dernier cas, une goujaterie qui n'a jamais été dans les manières de l'auteur, galant homme par excellence, ils trancheraient avec tout ce que nous savons de lui...

Nous concluons donc, jusqu'à démonstration du contraire, qu'aucun document probant n'autorise les partisans du pansexualisme à interpréter, dans le sens de leur théorie trop absolue, l'attachement réciproque de Cabanis et de Mme Helvétius et à prétendre qu'elle fût déterminée et entretenue par une attirance sensuelle, née au moment de leurs premières rencontres ».

Si nous avons donné tant de place à cette discussion, ce n'est pas tant pour établir « l'honnêteté » des relations entre Mme Helvétius et Cabanis, dont à vrai dire peu de gens ont douté, que pour nous faire mieux pénétrer dans l'intimité de cette liaison qui fut un des éléments les plus importants de la vie de Cabanis, un des facteurs qui ont eu l'influence la plus favorable sur son caractère, sur l'évolution de ses sentiments et de ses idées. Ainsi, à l'âge où l'on échappe aisément à la tutelle maternelle dont on méconnaît les bienfaits, Cabanis, au contraire, qui en avait été privé, la découvrait comme une révélation infiniment douce et lui reconnaissait tout son prix.

Il fut l'enfant aimé de la première société d'Auteuil ; il y vécut les cinq dernières années de ses études de médecine au contact des hommes supérieurs qui la formaient. « Il était d'autant plus susceptible de profiter de leur fréquentation que son intelligence n'était pas celle d'un Descartes à la recherche d'un certain isolement pour élaborer ses conceptions et accoucher d'elles, mais plutôt celle d'un Diderot ou d'une Mme de Staël, ayant besoin du stimulant de la conversation, voire de la controverse et de la discussion, pour s'allumer et flamber » (Hillemand).

Lorsqu'il eut terminé ses études de Médecine, Cabanis ne

retourna pas dans son pays mais resta à Auteuil, partageant son temps entre les pauvres qu'il soignait avec dévouement, ses études qu'il poursuivit avec la même passion, et ses amis dont la société lui était de plus en plus chère, et nécessaire.

Lorsqu'il quitta la France, en 1785, Franklin, qui l'aimait beaucoup, lui légua son épée.

Vers 1788 Cabanis entreprit la rédaction d'un Essai sur le *Degré de certitude en Médecine*. Cet ouvrage, terminé en 1789, ne fut publié que dix ans plus tard, la Révolution étant survenue qui enlevait tout intérêt à « la plupart des travaux purement scientifiques et littéraires ».

La Révolution.

Les familiers du salon d'Auteuil étaient tous, à des degrés divers, les animateurs des courants d'opinion générateurs du mouvement révolutionnaire. Un semblable entourage, la passion de liberté qu'il avait puisée dans la lecture des philosophes anciens et modernes autant que dans la constatation des abus du temps, disposaient Cabanis en faveur d'une réforme du Régime. Quand éclata la Révolution il en appuya ardemment les principes.

Nous le voyons applaudir à la convocation des Etats généraux, à la fusion des trois ordres en une Assemblée Constituante. Il s'inscrivit aux Jacobins, souscrivit pour 1.200 livres sur la liste des contributions patriotiques. fut présenté par Roucher à la loge des IX Sœurs, rendez-vous des gens de lettres qui souhaitaient la Réforme, enfin il fut nommé premier officier municipal d'Auteuil.

Dès le lendemain de la prise de la Bastille, le 15 juillet 1789 il se rendit à Versailles pour y retrouver ses amis Sieyes, Garat, Volney, etc... qui siégeaient au sein de l'Assemblée. C'est ce jour là que Mirabeau, qui avait lu autrefois quelques vers de Cabanis, se le fit présenter pour le féliciter. Le tribun ayant apprécié ses vastes connaissances, compris la distinction de son esprit, s'en fit rapidement un ami et le chargea de rédiger un rapport sur l'Instruction Publique. Ce rapport devait faire l'objet de quatre discours destinés à être prononcés par Mirabeau à la Tribune de l'Assemblée, mais Mirabeau mourut, les discours ne furent pas prononcés et ce fut Cabanis qui le publia en 1791. Le premier traitait de l'Instruction publique et de l'organisation du corps enseignant ; le second, des fêtes publiques, civiles et militaires ; le troisième, de l'établissement d'un lycée national ; le quatrième, de l'éducation de l'héritier présomptif de la couronne et de la nécessité d'organiser le pouvoir exécutif.

L'attachement de Mirabeau pour Cabanis fut très vif. Leur

amitié qui dura jusqu'à la mort du grand orateur paraît avoir été pour Cabanis la source des plus vives émotions qui aient agité sa vie. Quand il vit Mirabeau menacé par une grande et douloureuse maladie, Cabanis sollicita le concours d'un des praticiens les plus renommés de l'époque : Antoine Petit. Mais Mirabeau s'y opposait, il ne voulait recevoir de soins que de Cabanis et ce dernier dut employer toute son amicale persuasion pour lui faire accepter l'aide d'Antoine Petit. Malgré les soins dévoués de ses médecins Mirabeau ne cessa de décliner du 27 mars au 2 avril 1791, date à laquelle il mourut après une longue et pénible agonie.

Cabanis qui n'avait pas quitté son chevet, qui avait recueilli son dernier soupir et fermé ses paupières « avec la respectueuse tendresse d'un fils », fut accusé d'avoir failli aux règles de l'art et même d'avoir empoisonné Mirabeau pour le soustraire aux affres de l'agonie.

Il faut dire que la disparition du tribun causait une consternation profonde parmi la bourgeoisie et les classes supérieures du peuple, qui comptaient sur son esprit politique et sur la puissance de son verbe pour endiguer le torrent révolutionnaire.

Pour se disculper, Cabanis publia dès le mois d'avril 1791 : *Le Journal de la maladie et de la mort d'Honoré-Gabriel-Victor Riquetti Mirabeau*, où tous les signes et symptômes de la maladie sont notés avec une précision qui font honneur à son esprit d'observation. Aucune des accusations portées contre lui ne fut retenue. Il semble que son argumentation ait muselé ses adversaires car sa réputation de praticien ne semble pas en avoir pâti, il paraît au contraire que cet événement a contribué à étendre sa renommée.

Cabanis conserva pieusement la mémoire de l'orateur, ne voulut jamais croire à sa vénalité et prit toujours sa défense, malgré les preuves accumulées contre lui.

En 1789-1790 avaient paru *Observations sur les Hôpitaux* par P. J. G. Cabanis, membre de la Société philosophique de Philadelphie, société où Franklin l'avait fait recevoir en 1786. Cette publication, sur laquelle nous aurons l'occasion de revenir, lui valut sa nomination à la Commission des Hôpitaux de Paris où il siégea de 1791 à 1793. Son office d'administrateur des Hôpitaux lui ayant permis d'étendre le champ de ses observations, il rédigea

plusieurs rapports qui furent réunis et publiés en 1792 sous ce titre : *Quelques principes et quelques vues sur les secours publics*.

Après la mort de Mirabeau, Cabanis se lia plus intimement avec Condorcet dont le salon était le rendez-vous des hommes politiques et des écrivains qui professaient, à ce moment, des idées avancées (Condorcet, cependant, ne vota pas la mort du roi). Quand le décret d'arrestation des Girondins vint, le 2 juin 1793, inaugurer la sombre période de la Terreur, Condorcet fut chassé de la Convention ; proscrit, il dut fuir et se cacher ; Cabanis, avec l'aide de deux étudiants en médecine, Pinel et Boyer, lui trouva momentanément un asile : plus tard il lui fournit un passe-port, mais ce dernier fut inutile, Condorcet s'était suicidé dans sa prison à Bourg-la-Reine, absorbant un poison que Cabanis lui-même lui avait procuré. Avant son incarcération, il avait recommandé à son ami ce qu'il avait de plus cher au monde, sa famille et ses derniers écrits.

La mort de Condorcet, les excès sanguinaires du Comité de Salut Public ne tardèrent pas à refroidir le zèle républicain de Cabanis, qui renonça pour un temps à toute activité politique. Il se retira à Auteuil où, pour distraire Mme Helvétius de ses dégoûts et de ses affections, il entreprit la traduction de poésies allemandes : six morceaux de Meissner, la *Stella* de Goethe ; il traduisit également l'idylle grecque de Bion sur la *Mort d'Adonis* et l'élégie anglaise de Gray sur *Le cimetière de Campagne*. Il publia ces traductions en 1797 avec une dédicace à son inspiratrice.

Mais Cabanis était devenu suspect aux Robespierriistes, il était compromis par sa réserve autant que par ses relations passées ou présentes, avec Mirabeau dont les restes venaient d'être exhumés et jetés hors du Panthéon, avec Condorcet soustrait à la guillotine par le poison, avec Roucher et Malesherbes morts à l'échafaud, avec Garat, La Roche, Destutt de Tracy, incarcérés. Dès le 10 juillet 1793, la municipalité d'Auteuil avait reçu l'ordre de le surveiller. Ses nombreux amis, — il en avait dans tous les partis, — craignant pour sa sécurité lui firent proposer le poste de Ministre de France à Washington. Il refusa ce refuge et cet honneur pour ne point abandonner Mme Helvétius. En fait « il ne fut point inquiété à cause du respect reconnaissant qu'il avait inspiré à tous dans le village dont il était le médecin et le bienfaiteur » (Mignet). Ainsi la bonté, le dévouement de Cabanis et

de Mme Helvétius (surnommée par Franklin Notre-Dame d'Auteuil) furent leur véritable sauvegarde.

D'ailleurs s'il réprouvait les excès des factions, il applaudissait aux réformes de la Convention : « Que de bénédictions pour la Convention Nationale, écrit-il à Jean de Bry, et que de jouissances pour ceux de ses membres qui contribueront plus directement à ses actes humains et justes ! Oui, c'est maintenant que la République est impérissable ! »

Enfin, la tourmente prend fin, le 9 Thermidor de l'An II (27 juillet 1794) amène la chute de Robespierre et de ses acolytes, le salon de Mme Helvétius rouvre ses portes aux survivants de la Terreur, et aux anciens visages se mêlent des figures nouvelles : Destutt de Tracy, Garat, Marie-Joseph Chénier, Volney, Guinguené, Daunou, La Romiguière, Thurot, Fauriel, Andrieux, Pinel, Richerand, Alibert, Maine de Biran, etc...

Le Tribunal révolutionnaire est modifié, Cabanis en est fait juré. Garat devint commissaire de l'Instruction publique avec Guinguené et Clément pour adjoints ; Cabanis, ayant soumis à Garat quelques vues sur l'organisation de la médecine, fut encouragé par lui à les mettre en ordre. C'est de ce travail que sortit *Coup d'œil sur les révolutions et sur la Réforme de la médecine* publié seulement en 1804. Cabanis avait conçu le projet de ramener à des éléments simples toutes les parties de la médecine et d'indiquer pour chacune d'elle « la méthode la plus propre à en diriger avec sûreté l'étude et l'enseignement ». L'introduction fut écrite pendant l'hiver de l'An III ; il y exposait les différentes révolutions de la médecine depuis les origines jusqu'à cette époque, et les principes généraux qui devaient présider à sa réforme ; cette partie de l'ouvrage fut la seule qu'il écrivit. Ses occupations, les défaillances de sa santé ne devaient pas lui permettre de réaliser jusqu'au bout son vaste projet.

Lorsqu'en l'an III furent organisées les Ecoles Centrales, dont l'institution avait été décrétée en l'an II, Cabanis se vit nommer professeur à celle de Paris et fut chargé du cours d'Hygiène. Dans cette même école, son ancien maître Brisson professait la physique, Volney l'histoire, Lagrange, Laplace, Monge, Daubenton les sciences, Garat la logique.

L'année suivante (an IV) il fut nommé à la Chaire de Clinique interne, dite de Perfectionnement, créée à l'Hospice de l'Ecole de Médecine (ancien Couvent des Cordeliers). Ce cours, complé-

mentaire du cours de médecine interne professé à la Charité par Corvisart, avait pour objet principal l'étude des maladies rares ou inconnues, les essais thérapeutiques et, généralement, l'exposition des parties les plus difficiles et les plus compliquées du diagnostic et du traitement des maladies internes ; objet assez vague ; Cabanis se proposa d'en faire une sorte de cours philosophique de méthodologie médicale et choisit pour thème de ses leçons l'exposition de la doctrine d'Hippocrate. On a retrouvé dans ses papiers deux discours qui étaient probablement destinés à être prononcés, l'un pour l'ouverture, l'autre pour la clôture de ce cours. La première expose le plan général du cours et les traits principaux de la médecine hippocratique, le second rappelle les devoirs du médecin, d'après Hippocrate, et traite, entre autres choses, de l'observation sans hypothèse, des erreurs involontaires, de la nécessité pour le médecin d'étudier le moral, de ses devoirs envers les malades, la société et la science, des conditions de réussite ou d'insuccès, etc... Ce cours ne fut jamais professé.

Le 25 Floréal, an IV (14 mai 1796), Cabanis épousait Charlotte Félicité de Grouchy, chanoinesse du chapitre noble de Neuville-en-Bresse, de vieille noblesse normande, belle-sœur de Condorcet, et sœur du marquis de Grouchy, le futur maréchal. Il connaissait Charlotte de Grouchy depuis 1791, date à laquelle son amitié avec Condorcet avait pris un caractère plus intime, et il est permis de penser que la présence de cette jeune femme au foyer de l'encyclopédiste était pour quelque part dans l'assiduité de Cabanis à fréquenter chez lui. Moins belle que sa sœur Sophie, femme de Condorcet, Charlotte, était paraît-il, plus gracieuse ; son charme, la tournure de son esprit, modelé par un long commerce avec les philosophes et Condorcet, n'avaient point laissé Cabanis insensible ; et ses sentiments, bientôt partagés, avaient créé la liaison tendre dont, dès le 7 octobre 1793, naissait une fille : Aminte Geneviève. Mais sous la Terreur on ne se mariait guère officiellement, et Cabanis, suspect lui-même, avait préféré tenir secrète, même pour sa famille, son union effective avec la belle-sœur d'un proscrit. Et c'est encore avec circonspection que, le 7 Prairial an IV, il s'en ouvrait dans une lettre à sa sœur Françoise, ancienne ursuline à Brive : « Ce sentiment m'impose le devoir de t'apprendre, aussitôt que je le puis, une chose dont les circonstances m'ont forcé de faire un profond

secret et qui doit même encore rester quelque temps entre amis. Je suis marié avec la belle-sœur d'un ami que j'ai eu le malheur de perdre dans le cours de la tyrannie démagogique, de Condorcet. C'est une personne que j'avais connue longtemps avant de l'épouser, et dans qui, depuis cinq ans que je la vois chaque jour, je n'ai jamais aperçu que des choses propres à la faire estimer et chérir. C'est encore moins une femme d'esprit et une femme aimable, quoi qu'elle passe beaucoup pour être l'une et l'autre, qu'une excellente compagne et une bonne mère. Elle a une petite fille qu'on trouve intéressante et à qui nous apprendrons à l'aimer, quand elle commencera à pouvoir entendre le sens de ce mot. » La cérémonie du 25 Floréal, an IV, ne fut donc, en somme, que la régularisation de leur union. Les deux époux s'installèrent à Auteuil, chez Mme Helvétius qui eut autant de joie à les recevoir qu'elle en avait eu à accueillir le jeune Cabanis.

Cette même année, Cabanis entra à l'Institut, qui venait d'être fondé par la Convention, dans la classe des Sciences Morales et Politiques, section de l'analyse des sensations et des idées. Il publia dans le *Magasin Encyclopédique* une *Note sur le supplice de la guillotine*, en réponse à MM. Œlsner, Sœmmering et au citoyen Suë qui avaient prétendu que les condamnés éprouvaient encore des souffrances après la décapitation. Cette affirmation avait bouleversé les personnes dont quelque parent très cher était mort à l'échafaud. Cabanis la conteste, tout en protestant contre ce genre de supplice. Les mouvements que l'on observe après la décapitation ne prouvent, dit-il, ni la persistance de la sensibilité, ni la douleur ; l'intérêt de cet ouvrage est qu'on y trouve une première esquisse du système de psycho-physiologie qu'il devait bientôt développer longuement.

A la fin de l'an IV et au commencement de l'An V (1797) il lut à l'Institut les six premiers Mémoires de son travail sur les *Rapports du Physique et du Moral de l'homme*. Le succès de ces communications successives fut énorme et leur ensemble fut salué « comme le plus beau monument de la renaissance des études scientifiques ». Il se décide en 1797 à publier son *Essai sur le Degré de certitude en médecine*, qui était écrit depuis 1788.

En l'an VIII (1799) il fut transféré de la chaire de Clinique interne à celle de Médecine légale et d'Histoire de la médecine. Ses connaissances historiques, sa tournure d'esprit philosophique,

son talent d'écrivain, le désignaient tout particulièrement pour cette tâche. Mais sa mauvaise santé ne lui permit pas plus de faire ce cours que les précédents. Sa démission, qu'il offrit à plusieurs reprises, ayant toujours été repoussée, il consacra les émoluments de la place qu'il occupait sans pouvoir la remplir à la Bibliothèque de l'Ecole, à l'encouragement des recherches anatomiques, à la réception gratuite d'un élève, du moins autant qu'il le put... car en ces temps d'emprunts forcés sur les riches, d'émissions répétées d'assignats, de mandats territoriaux discrédités, d'agiotage, la situation financière des particuliers était aussi précaire que celle de l'Etat et nous voyons Cabanis écrire, le 25 vendémiaire an V, à son cousin Vermeil de Conchart : « Si vous pouvez m'envoyer 300 francs vous me ferez plaisir, j'avais compté pour boucher quelques petits trous sur mon traitement de l'Institut, mais on ne nous paie point quoique le gouvernement nous occupe beaucoup ». Puis, le 25 nivôse : « Je viens d'être nommé professeur à l'Ecole de Santé de Paris. C'est la situation délabrée de mes affaires qui m'a déterminé d'accepter ».

Le rôle politique de Cabanis, effacé au début de la Révolution et sous la Terreur, avait pris sous le Directoire, dont la constitution était sortie des mains de son ami Daunou, un caractère plus actif. En mars 1798, il avait été élu membre du Conseil des Cinq Cents par le collège électoral siégeant à l'Institut. Il soutint la politique du Directoire, prit souvent la parole aux délibérations de l'assemblée, discourant sur les sujets les plus divers : sur la nomination des juges au tribunal de cassation, sur l'adresse et l'offrande aux Irlandais-Unis, sur les prisons, sur des questions pédagogiques, d'Hygiène et de Médecine, il donna notamment, le 27 Brumaire an VII, connaissance d'un Rapport sur l'organisation des Ecoles de Médecine, il réclama des monuments pour Descartes et Montesquieu, Condillac et Mably, offrit en hommage à l'assemblée un portrait de Mirabeau, l'édition de l'an IV des œuvres de Condillac, une œuvre posthume de Condorcet sur l'arithmétique, il combattit le partage des biens communaux, s'éleva contre la liberté absolue de la presse, contre la trop grande licence des réunions politiques, défendit Sieyes, dont il était devenu l'ami contre les journalistes calomniateurs. On l'écoutait, à la fin du Directoire il occupait une place prépondérante.

Le 18 Brumaire.

Dans les derniers mois de l'année 1799 la désorganisation de la France était complète sous tous les rapports. Battue au dehors par la coalition, déchirée au dedans par la rivalité des partis, la République paraissait menacée d'une ruine prochaine. Le pays était divisé entre les patriotes, continuateurs des Jacobins qui demandaient pour sauver la France des mesures analogues à celles qu'avait employées le Comité de Salut Public, et les modérés ou parti politique. Au conseil des Anciens, comme aux Cinq Cents, les modérés l'emportaient mais les patriotes avaient de nombreux partisans, et l'anarchie continuait à l'intérieur. Heureusement, les victoires de Brune en Hollande, Masséna en Suisse, sauvèrent alors la France de l'invasion.

La nécessité de trouver un chef capable de rétablir l'ordre et de conserver la liberté, s'imposait. Bonaparte revenant d'Égypte parut à Paris le 16 octobre 1799 ; il y fut accueilli par une foule enthousiaste. Il apparaissait alors à beaucoup de gens sous un jour tout différent de celui où nous le voyons aujourd'hui ; après le traité de Campo Formio, il répondait au compliment de Garat « comme un philosophe qui aurait été placé pour quelque temps à la tête des armées » : « Les vraies conquêtes, les seules qui ne donnent aucun regret, sont celles que l'on fait sur l'ignorance. L'occupation la plus honorable, comme la plus utile pour les nations, c'est de contribuer à l'extension des idées humaines. La vraie puissance de la République Française doit consister désormais à ne pas permettre qu'il existe une seule idée nouvelle qui ne lui appartienne ! » Ami de Destutt de Tracy, de Volney, de Rœderer, il allait, ainsi que son frère Joseph, rendre visite à Cabanis, à Auteuil, et demandait à voir Mme Helvétius. Cabanis, qui vit en lui l'homme capable de dénouer la situation, mit à la disposition de sa cause son nom respecté et usa de toute son influence, qui était grande, en sa faveur.

Repoussé par Moulin et Gohier, ne voulant pas s'allier à Barras discrédité par ses désordres, Roger Ducos ne comptant pas, il fallait à Bonaparte l'appui de Sieyès. Celui-ci résistait ; pour accoupler ces deux orgueils rivaux, il fallut toute l'autorité de Joseph Bonaparte, toute l'aménité de Cabanis. Gaudin, Chazal, Talleyrand, Fouché favorisaient leurs desseins. Sieyès cédait enfin, le 14 Brumaire, avec mauvaise grâce : « quand il nous aura réunis, disait-il à Cabanis, il écartera ses collègues et les rejettera en arrière comme cela » ; et il ponctuait d'un geste désinvolte. L'entente conclue, il fut décidé parmi les conjurés que l'on demanderait aux Anciens la translation du Corps législatif à Saint-Cloud ; Cabanis et toute l'élite du parti philosophique, réunie à l'armée, s'employèrent à préparer l'opinion à cet événement.

Le 18 brumaire an VIII (9 novembre 1799) le décret de translation est rendu ; Bonaparte, nommé au commandement de toutes les troupes de Paris, est chargé de la garde du corps législatif. Sûr de l'appui de l'armée et disposant d'une forte majorité aux Anciens, il réunit les pouvoirs dans sa main puis demanda l'ajournement des Conseils avec un consulat provisoire. Le lendemain, 19 brumaire, aux Cinq-Cents on réclame la mort de Bonaparte : « à bas le dictateur » ! Cabanis soutient énergiquement le président Lucien Bonaparte fort malmené par les adversaires du coup d'Etat, il appuie la proposition de Gaudin tendant à remettre au Général Bonaparte le gouvernement provisoire. « Je crois de mon devoir, s'écrie-t-il, de déclarer au peuple que si cette proposition n'est pas adoptée, il ne reste à ses représentants courageux et fidèles qu'à fuir dans quelque retraite incon nue, en attendant que la ruine prochaine de la République les avertisse de chercher un asile plus sûr dans la tombe de Brutus et Caton ! » Les grenadiers entrent dans la salle et dispersent les députés. Les membres restant des deux assemblées, nomment consuls provisoires : Bonaparte, Sieyès et Roger Ducos. Ceux-ci prêtent serment de fidélité : le corps législatif est alors ajourné et remplacé par une commission chargée de rédiger une nouvelle constitution, de concert avec les consuls. Avant la dislocation, Cabanis fait adopter une résolution portant qu'il sera fait une adresse au peuple français. La République, y était-il dit, venait d'échapper encore une fois aux fureurs des factions, les représentants du peuple avaient brisé le poignard dans des

maines parricides ; la Liberté, toute déchirée et toute sanglante, allait enfin trouver un asile dans une Constitution sage. La gloire militaire serait plus brillante que jamais, le royalisme disparaîtrait pour toujours, les traces du gouvernement révolutionnaire seraient effacées et une ère nouvelle commencerait pour la France. Cette proclamation, écrite par Cabanis dans le style déclamatoire de l'époque, fut affichée dans toute la France.

Après le coup d'Etat, Cabanis fut désigné le premier parmi les Cinq Cents pour faire partie de la commission législative. On acclama dans la société des Idéologues, la naissance de ce monde nouveau plein d'espérance et d'illusions. La conduite des républicains d'Auteuil fut beaucoup critiquée, Cabanis répondit aux attaques, défendant ses amis et lui d'avoir obéi dans cette circonstance à des vues coupables ou viles d'intérêt ou d'ambition personnelle. Ils croyaient, disait-il, avoir rendu un grand service à leur pays en donnant leur appui à des réformes ayant pour but de réprimer l'anarchie et de consolider les bienfaits de la Révolution. Le 21 brumaire an VIII, il écrivait à son cousin, Vermeil de Conchart :

« Je vous ai adressé hier un récit très inexact et très incomplet de ce qui s'est passé à Saint Cloud le 19 : je vous enverrai, d'ici peu de jours, le procès-verbal des deux Conseils de cette journée et de la précédente. Nous espérons que leur résultat sera d'arracher la République à l'empire des brigands et des assassins et de la fonder enfin, sur des bases solides. Telle a, du moins, été l'intention des hommes qui se sont mêlés de ce mouvement ; je m'honorerai toujours en mon particulier de la part que j'y ai prise ».

A la fin de l'année 1799, il écrivit et publia : *Quelques considérations sur l'organisation sociale et sur la nouvelle constitution*. Il y établit que le gouvernement doit être « fort pour protéger efficacement la liberté individuelle, pondéré pour ne pas opprimer ceux qu'il doit défendre, stable parce que la durée améliore les bonnes institutions, mais ouvert aux améliorations et aux perfectionnements ». Ces espérances devaient être cruellement déçues. Il comprit bientôt la justesse du mot de Sieyès : « Nous venons de nous donner un maître ».

Sous le Consulat et l'Empire.

La Constitution de l'an VIII et l'avènement de ce monde nouveau, qu'il avait tant souhaité et contribué à faire naître, devaient marquer pour Cabanis la fin de cette période d'activité intense qu'il vécut de 1789 à 1799 ; dix années de transformations sociales pendant lesquelles il fut intimement mêlé à la vie publique de notre pays, ami et collaborateur de Mirabeau, ami et conseil de Condorcet, membre de la Commission des Hôpitaux, professeur à l'Ecole centrale, puis à l'Ecole de médecine de Paris, membre de l'Institut, collaborateur du *Magasin Encyclopédique* et de la *Décade philosophique*, membre des Cinq Cents, ami et défenseur de Bonaparte, dix années pendant lesquelles il publia et écrivit ses principales œuvres.

Cabanis fit partie de la première liste des membres du Sénat, que créait la Constitution. Lorsqu'il vit l'œuvre de la Révolution compromise, l'avènement d'une nouvelle noblesse, les interminables coalitions de l'Europe contre Napoléon, alors qu'il aurait pu s'approcher encore davantage du pouvoir, Cabanis préféra rentrer dans l'opposition qu'au Sénat formaient ses amis désabusés : Volney, Garat, Destutt de Tracy, etc... Napoléon les dédaignait d'un mot : « Je n'aime pas les idéologues ». En fait, leur opposition demeurait stérile dans un Sénat complètement inféodé au pouvoir et qui approuva sans protestation la création du Consulat à vie (1802), puis de l'Empire (1804).

Du mécontentement contre les actes arbitraires du Premier Consul devait naître une opposition plus violente en dehors de cette assemblée et la conspiration de Pichegru, Moreau, Bernadotte en fut une des manifestations. Cabanis et ses amis avaient été compromis, mais aucune preuve ne fut apportée contre eux. A la suite de cette alerte le groupe des idéologues devint plus suspect encore. Ils avaient l'habitude de dîner ensemble tous les dix jours, rue du Bac. Fouché leur fit comprendre que ces réu-

nions étaient indésirables. Bonaparte fit plus encore, le 3 Pluviôse an XI, il supprima, à l'Institut, la classe des Sciences Morales et Politiques où se retrouvaient Cabanis et ses amis. Cabanis passa dans la classe de Langue et Littérature, ancienne Académie Française ; il y remplaçait l'abbé Maury.

Dégoûté, il se retira définitivement à Auteuil. Le 13 août 1800, quelques mois après la naissance de sa seconde fille Annette-Paméla, il avait eu la douleur de perdre sa bienfaitrice, Mme Helvétius. Celle-ci lui avait laissé, ainsi qu'à La Roche, la jouissance viagère de sa maison d'Auteuil. Là, du moins, il pouvait recevoir ses amis ; chez lui se rencontraient les idéologues, tous ceux qui formaient opposition à l'Empire, ou, tout au moins, lui manifestaient une indifférence hostile : Destutt de Tracy, Daunou, La Romiguière, Volney, Garat, Fauriel, Andrieux, Richerand, etc... De cette seconde société d'Auteuil, Cabanis était le brillant animateur. Ayant fréquenté les hommes prestigieux qui avaient déchaîné la révolution, ayant connu Voltaire, Franklin, d'Alembert, Cabanis apparaissait aux yeux de cette génération comme le représentant de la philosophie libératrice. A une époque où la liberté était morte en France il sut prendre la défense des encyclopédistes qu'il avait connus, conserver à cette réunion d'élite son indépendance et sa dignité. Droz nous a laissé de lui ce portrait à cette époque : « il rendait meilleurs ceux avec lesquels il conversait parce qu'il les supposait bons comme lui, parce qu'il avait une entière persuasion que la vérité se répandra sur la terre et parce que nul soin pour la cause de l'humanité ne pouvait lui paraître pénible. Les paroles, doucement animées, coulaient avec une élégante facilité ; lorsque, dans son jardin d'Auteuil, je l'écoutais avec délices, il rendait vivant pour moi un de ces philosophes de la Grèce qui sous de verts ombrages instruisaient des disciples avides de les entendre. »

Dans ces réunions, d'ailleurs, on faisait moins de politique que de philosophie : « Dans notre retraite, écrit Cabanis à Dumont, le directeur de l'envoi des lois, que des ardélions politiques calomnient à leur aise, vous ne trouverez que l'amour sincère de la vérité, du bonheur des hommes et des douceurs de l'amitié fondée sur la vertu ; il n'y a pas grand mal à tout cela ». C'était « une académie intime, un institut d'entre-sol dans lequel par pur zèle, par pur amour pour la science on venait poursuivre des études pour lesquelles on avait besoin du commerce familial

de la pensée. Cabanis en était l'âme... » (Daunou). Napoléon lui-même, qui ne dédaignait pas les idéologues autant qu'il aurait voulu le faire entendre, aimait venir à Auteuil, s'entretenir de théologie et de philosophie avec Cabanis, qu'il fit « commandant » de la légion d'honneur.

Son éloignement de la vie politique lui avait permis de consacrer plus de temps à ses travaux personnels. En 1802 il fit paraître la première édition de son étude *Sur les Rapports du Physique et du Moral de l'homme*, en complétant les six premiers mémoires, imprimés de 1798 à 1799 avec les travaux de l'Institut, par six nouveaux. Cette édition obtint le plus vif succès et fut saluée par Destutt de Tracy comme « l'un des plus beaux monuments du temps et l'un de ceux qui devaient le plus contribuer à la gloire du siècle où l'on entrait ».

En l'an IX il avait été nommé, à l'Académie, membre de la commission chargée de compléter le dictionnaire de la langue française ; il refusa cette charge, alléguant la faiblesse de sa santé. Cabanis souffrait en effet depuis longtemps. En l'an VI il écrivait à Dupont : « je suis retenu chez moi depuis six décades, presque continuellement, par une affection de poitrine qui menace de se changer en phthisie ». Il accepta toutefois en l'An XI de prononcer l'éloge de Vicq d'Azir, anatomiste remarquable, éloge par lequel il le félicitait d'avoir contribué à établir l'importance de la méthode comparative en anatomie, en physiologie, en pathologie, d'avoir provoqué de nouvelles recherches d'anatomie comparée, d'avoir reconnu la nécessité d'une réforme de la langue anatomique et de l'avoir amorcée, etc... En 1804, désespérant, par suite du déclin de sa santé, de pouvoir jamais donner suite à son essai sur *Les révolutions et la réforme de la médecine*, composée en l'an III, il se décida à publier la partie rédigée, restée à l'état d'esquisse. Cet ouvrage n'en fut pas moins accueilli avec faveur. Cette même année 1804, il publia, en collaboration avec Garat, les œuvres de Condorcet.

Depuis la mort de Mme Helvétius, Cabanis ne demeurerait plus à Auteuil que quelques mois par an. Il fit, à partir de cette époque, de longs séjours chez son beau-père, le Marquis de Grouchy, qui habitait le château de Villette près Meulan, et non loin de la maison de campagne de sa belle-sœur, Mme de Condorcet. C'est de là qu'il écrit en 1804 à Roger Martin, professeur de Physique à Toulouse : « je suis ici pour réparer ma frêle

machine usée et délabrée par des douleurs d'entrailles qui ont duré tout l'hiver et qui ont été suivies de douleurs de foie ». Il vivait là de la vie de famille avec sa femme qui le rendait parfaitement heureux, et ses deux fillettes charmantes qui égayaient leur intérieur : Aminte vive et rieuse, Annette plus douce, non moins aimable et d'une plus haute intelligence. « Cabanis avait eu le bonheur, dit Vermeil de Conchart, d'épouser la meilleure et la plus charmante des femmes. Après avoir traversé les époques les plus douloureuses, elle n'avait trouvé dans l'expérience de la vie qu'une nouvelle raison de bonté et d'indulgence. Cabanis était fait pour comprendre cette noble tendresse d'une femme qui devient touchante par l'espèce de culte qu'elle rend à son époux, par la faiblesse d'un cœur souffrant qui réclame un appui et n'en conçoit pas d'autre que celui de son ami, par cette douce soumission d'une âme dévouée, qui n'existe, ne sent, ne veut que dans l'objet unique de ses affections ». « C'est là, dit Cabanis, ce que peut offrir de plus touchant, de plus attrayant, de plus sublime le caractère de la compagne de l'homme, développé par des rapports également dignes de tous deux ».

Il vit également dans l'intimité de sa belle-sœur, la belle et spirituelle Mme de Condorcet, qui lui avait adressé naguère (an VI) une élégante traduction de la *Théorie des sentiments moraux* d'Adam Smith, suivie de *Huit lettres sur la Sympathie*.

A Auteuil où il va encore de temps à autres il reçoit encore quelques amis : Destutt de Tracy, Guinguené, Thurot, de Gerando, Garat, Cambacerès, Barbier bibliothécaire de l'Empereur, Marie-Joseph Chénier, Richerond... Quelques-uns viennent le voir à Meulan. Il correspond avec des médecins, des philosophes, surtout Maine de Biran qu'il encourage à travailler sur la *Décomposition de la Pensée* : « Rien, lui dit-il, ne peut être plus utile à la considération et aux progrès de la science dont, au reste, on ne peut plus se passer aujourd'hui. » Il est en relations étroites avec Destutt de Tracy qui lui dédie son *Traité d'Idéologie* « comme à un inspirateur et à un Maître » : « Vous avez donné réellement, dit celui-ci dans sa préface, toute l'histoire de l'homme, autant, du moins, que le permet l'état actuel de nos connaissances. Vous l'avez tracée de la manière à la fois la plus vaste, la plus sage, la plus éloquente et la plus exacte. Votre ouvrage m'a été utile avant même qu'il fût achevé, vos conver-

sations me l'ont été encore davantage, et c'est à vous que j'ai dû jusqu'au courage d'entreprendre les recherches auxquelles je me suis livré et jusqu'à l'espérance qu'elles pourraient avoir quelque utilité. Le succès que j'ambitionne le plus, c'est que mon ouvrage puisse être regardé comme une conséquence du vôtre et que vous n'y voyiez qu'un corollaire des principes que vous avez exposés. L'Histoire de notre intelligence serait enfin une portion et une dépendance de la physique humaine. »

Il souffrait beaucoup de l'impossibilité où il était de travailler. « Mais, écrivait-il, il faut savoir se soumettre aux dernières privations que la nature impose et savoir être ce qu'on peut être. » Chaque fois que son mal lui laisse un instant de répit, il reprend sa plume. En 1806, il écrit à Fauriel, l'ami de Mme de Condorcet, ancien secrétaire de Fouché, qui avait formé le projet d'écrire l'histoire du stoïcisme une lettre sur les *Causes premières*. En 1807, il publie ses *Observations sur les affections catarrhales et particulièrement celles qui sont connues sous le nom de rhumes de cerveau et de rhumes de poitrine*. « J'étais véritablement plein de mon sujet en les écrivant », dit-il à Alibert, médecin de Saint-Louis. Puis il essaye de revenir à ses anciennes études littéraires : « Après avoir bâclé mes catarrhes, je suis revenu au divin Homère... me voici au second chant. Je poursuis avec le zèle d'un converti mais il restera peut-être quelque chose du vieil homme », lit-on dans une lettre à Guinguené, datée du 23 janvier 1807. Après avoir revu sa traduction de l'*Iliade* il l'envoie à Thurot avec une lettre pleine de vues ingénieuses sur la constitution d'une esthétique scientifique.

Le 26 avril 1807, alors qu'il se promenait dans son jardin d'Auteuil, conversant familièrement avec Richerand, il fut frappé brusquement d'une congestion cérébrale ; les soins immédiats de son compagnon parurent en conjurer les suites. « L'apoplexie nerveuse, dit-il à Richerand, est la récompense accordée par la nature aux longs travaux de l'esprit ». Il se remet promptement, puis va s'établir au château de Villette : c'est-à-dire qu'il passe tout l'été, chassant avec son beau-père, allant avec son neveu, Georges Montaigu, étudiant en médecine, visiter les pauvres et les malades.

Au début de l'hiver, il quitte le château de Villette pour ne pas fatiguer son beau-père très âgé (90 ans), qui lui-même est tombé gravement malade. Il loue le château de Rueil, près Meulan (Seine-

et-Oise). Il continue à visiter les malades des villages voisins, avec son neveu. « Il méditait, nous dit Destutt de Tracy, le plan d'un grand ouvrage sur les moyens possibles d'améliorer l'espèce humaine en profitant de toutes les connaissances qu'elle a déjà acquises, pour accroître encore ses forces, ses facultés et son bien-être ; il en avait rassemblé toutes les idées principales ; elles confirmaient ou étendaient les vérités répandues dans ses différents écrits, elles en étaient une application directe, il ne lui restait plus qu'à prendre la plume, c'était le monument qu'il croyait le plus propre à honorer et à illustrer sa mémoire ».

Au mois de février 1808, il eut une seconde attaque accompagnée cette fois, d'une parésie persistante du membre supérieur droit, sans aucun trouble de l'élocution, ni de la pensée. Il ne peut plus écrire, mais il dicte et c'est encore des paroles de réconfort qu'il adresse à Guinguené : il compte dans peu de temps faire une petite course à Auteuil et recevoir une fois de plus ses amis intimes.

Enfin, dans la nuit du 5 au 6 mai 1808, après s'être promené avec sa femme l'après-midi précédent, avoir dîné et s'être couché sans incident, il fut terrassé par une dernière attaque qui l'emporta, malgré la promptitude des soins qui lui furent prodigués. Il avait 51 ans.

Son autopsie pratiquée par Richerand, révéla une grosse hémorragie cérébrale qui avait inondé les ventricules et une hypertrophie considérable du ventricule gauche du cœur dont les parois atteignaient « plus d'un pouce d'épaisseur ».

Son corps, embaumé, fut transporté d'abord à Auteuil où eut lieu une cérémonie religieuse, puis au Panthéon où il fut inhumé le 14 mai 1808. Son cœur resta dans la maison d'Auteuil jusqu'au jour où il fut déposé auprès du corps de Mme Cabanis, non loin des restes de Mme Helvétius.

Sa perte fut vivement ressentie dans tous les milieux, mêmes officiels, mais elle fut particulièrement cruelle aux pauvres d'Auteuil et à tous ses proches, qui perdaient avec lui le plus généreux bienfaiteur, le plus fidèle, le plus dévoué des amis.

Son éloge fut prononcé le jour de ses obsèques, au Panthéon par Garat, puis par Richerand à la Faculté de Médecine, par Destutt de Tracy à l'Académie.

Depuis lors, tous ceux qui se sont occupés de sa vie, même ceux qui ont combattu ses doctrines avec le plus d'acharne-

ment, ont salué respectueusement sa mémoire. Tous ont vanté la noblesse de son caractère, la pureté de sa vie, sa fidélité généreuse à ses opinions, son indépendance.

« Il possédait, dit Moreau de la Sarthe, deux qualités qui paraissent s'exclure : la candeur, la simplicité, la confiance, d'une part, et d'une autre part, une connaissance approfondie du cœur humain, une finesse d'esprit, une délicatesse de goût que nul autre homme, peut-être, n'a portée au même degré ».

DEUXIÈME PARTIE

L'OEUVRE MÉDICALE DE CABANIS

Cabanis praticien.

C'est en 1777 que commença la carrière médicale de Cabanis; il avait alors 20 ans. Nous avons vu par quelles raisons il fut amené à choisir cette profession. Dès qu'il eut déterminé son choix il s'adonna entièrement à ses études, « ses études préliminaires (de la médecine) étant dès lors devenues pour moi des devoirs sacrés je m'y livrai tout entier et sans relâche, et non seulement je renonçai à la poésie, mais je pris la détermination de ne rien lire qui fût étranger à l'objet de mes travaux » (in Lettre à Thurot sur les poésies d'Homère).

Son engagement fut rigoureusement tenu. Le chemin de sa vie fut dès lors définitivement tracé et sous la direction de Dubreuil il poursuivit pendant six ans son initiation professionnelle, ne négligeant ni l'anatomie pure, ni l'observation clinique et tout ce qui compose la partie essentiellement pratique de l'art.

Il s'adonnait à l'étude de la médecine, autant par intérêt pour cette science qui fournissait à son esprit un aliment infiniment solide et varié, que pour trouver dans son ministère une occupation susceptible de lui procurer un moyen de vivre, tout en lui permettant de se rendre utile à la société. En fait, il n'exerça jamais que d'une façon désintéressée; il eut pour vivre d'autres ressources, et si, pendant trente ans, il ne cessa de se livrer avec entrain et enthousiasme à la pratique de la médecine il n'eut jamais pour clients que des amis comme Mirabeau, Condor-

cet, etc..., et surtout les pauvres d'Auteuil puis de Villette et de Rueil. La mort prématurée en 1808 vint mettre fin à son activité qu'avaient à peine ralentie ses premières attaques.

De sa longue pratique il ne nous a laissé que quelques œuvres d'observation pure : *Observations sur les affections catarrhales et particulièrement sur celles qui sont connues sous le nom de rhumes de cerveau et de rhumes de poitrine*, fruit d'une expérience « de vingt-cinq ans » ; une *Note sur un genre particulier d'apoplexie*, publiée après sa mort. Ces œuvres, qui n'ont plus actuellement de valeur scientifique, ont été fort estimées à l'époque ; elles sont le témoignage des préoccupations de clinicien de leur auteur. On peut considérer, également, comme œuvre de praticien le journal où Cabanis a consigné, avec quelle minutie, quelle recherche du détail juste tous les symptômes qu'il observa pendant la maladie de Mirabeau. Il avait en outre écrit un *Traité de Physiologie*, mais il renonça à le publier quand Richerand, qui lui en avait emprunté les idées principales, fit paraître le sien en 1800.

Nous allons examiner plus en détail toutes les autres œuvres médicales de Cabanis.

Du degré de certitude en médecine.

L'essai sur le *Degré de certitude en médecine*, est le premier ouvrage que Cabanis ait consacré à son art, terminé en 1788 il ne fut publié qu'en l'an VI (1798) car « des intérêts plus chers à toutes les âmes généreuses, puisqu'ils avaient pour objet la liberté d'une grande nation et le bonheur du genre humain, vinrent donner une direction nouvelle à l'attention publique ». Dans sa préface le jeune auteur expose son but : « Pour étudier convenablement la médecine il faut y mettre de l'importance ; et, pour y mettre une importance véritable il faut y croire... on ne saurait employer trop de moyens pour porter les hommes qui s'y destinent à s'y dévouer entièrement : pour leur faire sentir toute la dignité de leur ministère ; pour leur en inspirer l'enthousiasme ». Indépendamment de son utilité directe, la médecine est encore la base de toute bonne philosophie rationnelle.

« La mort est le terme inévitable de la vie ; la douleur est aussi bien que le plaisir, l'apanage de tous les êtres sensibles... dans l'état naturel aucun animal n'est à l'abri de la souffrance physique », par sa constitution primitive et par ses habitudes sociales, qui lui créent des dangers nouveaux, l'homme y est plus sujet que les autres. « Mais ce qui est une suite non moins inévitable du premier de nos penchants, c'est le désir de prolonger la vie et de fuir la douleur ». Un instinct perfectionné fournit à la plupart des animaux leurs remèdes ; mais « la médecine de l'instinct est assez bornée chez l'homme social... l'instinct se fait d'autant moins entendre que le développement des facultés intellectuelles est poussé plus loin ». Sans se préoccuper de savoir s'il y aurait intérêt à revenir à « l'état de nature », Cabanis prend l'homme « tel qu'il est dans la société, avec les facultés qu'elle développe, avec les moyens qu'elle perfectionne » : et c'est en partant de ces données, qu'il se propose d'examiner, si

par l'observation, et par les raisonnements simples qui s'en déduisent immédiatement, on peut donner une base solide aux principes de la médecine.

Cabanis expose d'abord les sept objections qu'on a fait, ou peut faire, contre la certitude de la médecine, puis avant de leur répondre il donne quelques « considérations sur les premières découvertes de la médecine et sur la marche de l'esprit humain dans la déduction des règles qui en résultent ».

Nous allons analyser sa discussion.

Première objection : les ressorts secrets de la vie échappent à nos regards.

Il est certain que la nature des causes qui meuvent les corps animés nous est tout à fait inconnue et que « si leur connaissance doit servir de base à l'art de guérir, l'art pêche essentiellement par sa base ». La question se réduit donc à savoir s'il est nécessaire de pénétrer l'essence même des forces vivantes et d'avoir une idée précise de la manière dont elles agissent sur le corps. L'homme ne connaît l'essence de rien, l'observation d'une succession de fait l'a conduit à un principe de causalité, qui lui-même l'a conduit à la notion de cause première, dont il ignore tout. Mais pas plus qu'il n'est besoin de savoir quelle force balance l'Océan pour y régler la marche des vaisseaux, il n'est besoin de « connaître les causes de la vie (ni celles de la digestion) pour noter les faits qui s'y rapportent, pour étudier les moyens qui la font rentrer dans l'ordre naturel. Les phénomènes de la santé, ceux des maladies, les effets des aliments, ou des remèdes, tout cela tombe sous les sens : et nous en tirons toutes les leçons nécessaires à la pratique de l'art ».

Deuxième objection : La nature et les causes premières des maladies nous sont absolument inconnues.

Cette objection n'est que la première reproduite sous une autre forme. Nous ne connaissons de la nature des maladies que ce que les faits en manifestent. Nous ignorons tout autant la nature de leurs causes premières que celle des causes premières de la vie. Mais la connaissance des causes est-elle nécessaire ? « Les causes dont la connaissance est nécessaire pour compléter l'histoire de la maladie, ou qui exigent des modifications dans le traitement se montrent, soit par elles-mêmes, soit par les effets qu'elles pro-

duisent : elles sont toutes des sujets d'observation. Il serait dangereux, sans doute, de les ignorer ; il est toujours possible de les découvrir. Mais on doit rester, relativement aux autres, dans la plus invincible indifférence, et ne pas sortir de cet axiome fondamental que plus elles sont au-dessus de nos recherches, moins il nous importe de les connaître ».

Troisième objection : Les maladies sont si variées, si susceptibles de complications, qu'on ne saurait tirer de leur observation la plus scrupuleuse, aucune règle fixe.

Cette objection est beaucoup plus sérieuse. En effet « les maladies sont très variées ; elles sont susceptibles de complications infinies. L'âge, le sexe, le climat, la saison, le caractère de l'épidémie régnante, tout, jusqu'à des circonstances en quelque sorte, inappréciables peut les modifier de mille manières diverses... La séméiotique, ou l'art de reconnaître les différents états de l'économie animale, par les signes qui les caractérisent, est sans doute la plus difficile, comme la plus importante partie de la médecine ». Mais il n'est pas impossible de se faire une idée juste des modifications que les maladies éprouvent. L'observation qui nous a fait apercevoir des différences entre les maladies « nous fait voir que ces différences suivent certaines lois, comme tous les phénomènes de la nature... Nous pouvons donc déterminer des rapports ».

Mais la variété des maladies n'empêche-t-elle pas absolument que nous puissions en avoir des notions complètes ? il est vrai que pour fixer et retenir des souvenirs si divers, il faut pouvoir les rapporter à un certain nombre de principes généraux. Voilà ce qui rend inévitable les systèmes avec tous les dangers d'erreurs qu'ils présentent. Aucun système jusqu'à présent ne fut satisfaisant, toutefois on peut noter, que les nosologistes classificateurs (malgré leurs vues erronées) et les empiriques, quand ils ont également du talent, « ne suivent pas des routes si différentes qu'on peut le croire... » la nature les guide l'un et l'autre... elle leur montre les objets sous leurs véritables couleurs, les grave dans leur souvenir par des traits frappants les y classe par des analogies, ou par des dissemblances réelles. Elle résume enfin pour eux les généralités fondamentales qui doivent leur servir de guide ». Par l'observation on ne tarde pas à reconnaître que tous les faits « peuvent être diversement gradués, diverse-

ment combinés et nuancés ; et que dans tous les objets de nos recherches, d'un petit nombre de faits, ou de phénomènes communs, se forment tous les faits particuliers quelque admirable que soit leur variété, quelque infinie que soit leur multitude. C'est ainsi que dans le chant et dans la voie parlée, très peu de sons suffisent pour peindre toutes les affections de l'âme ». Ainsi « dans l'état pathologique, il n'y a jamais qu'un petit nombre de phénomènes principaux ; tous les autres résultent de leur mélange et de leurs différents degrés d'intensité. L'ordre dans lequel ils paraissent, leur importance, leurs rapports divers suffisent pour donner naissance à toutes les variétés des maladies ».

La « méthode symptomatique est l'ouvrage de la nature elle-même elle n'a rien de l'arbitraire des méthodes factices. Elle simplifie l'observation des maladies, leur histoire et leur traitement ».

Quatrième objection : La nature des remèdes, leur manière d'agir sur nos corps nous est inconnue.

Cette objection ne mérite pas une discussion détaillée. On n'a pas besoin de connaître la nature des remèdes pour observer les changements qu'ils produisent dans les corps, nous dit Cabanis.

Cinquième objection : Les expériences médicales sont encore plus difficiles que l'observation des maladies, plus douteuses que les axiomes de diagnostic et de pronostic qu'elle fournit. La guérison suit l'application du remède, donc le remède a produit la guérison... voilà le très mauvais raisonnement qui fait attribuer à ces remèdes des succès qui leur sont absolument étrangers.

Cette objection a déjà été réfutée indirectement sous tous ses points. Les difficultés de l'art sont réelles, mais ne sont pas insurmontables. « Quand on dit qu'un art est difficile, on est loin de dire qu'il n'existe pas, on dit implicitement tout le contraire ». Si la pratique de la médecine présente des difficultés, elle est en cela comparable à celle des autres arts : la sculpture, la poésie, la composition musicale, l'agriculture, etc... L'expérience en médecine est difficile, mais elle existe : « Quoi qu'il soit rigoureusement possible qu'un vomitif n'excite pas le vomissement, ou qu'un purgatif ne purge pas, quand j'emploie ces remèdes, dans un cas qui les demande, à la dose, et avec les précautions nécessaires, je n'en suis pas moins assuré d'avance de leur opération :

non que je puisse en avoir une certitude mathématique ; mais j'en ai toutes les certitudes morales : or, les hommes sont bien obligés de se contenter de celles-là pour la pratique de la vie, et elles leur suffisent toujours, par la raison même qu'elles sont les seuls que la nature comporte dans la pratique, ou dans l'application du raisonnement au positif des faits ».

L'existence de maladies incurables n'est pas un argument contre la réalité de la médecine. Une maladie n'est incurable, que parce que nous n'avons pas actuellement entre les mains les moyens ou les instruments nécessaires à sa guérison. « Le travail infatigable et le temps dévoileront enfin des vérités que la nature nous cache encore. En attendant, jouissons des vérités déjà conquises... efforçons nous sans relâche, de reculer les limites d'un art dont le pouvoir est si précieux à l'humanité. »

Sixième objection : Si la médecine avait des bases solides, sa théorie serait la même dans tous les temps et dans tous les pays. Or, nous voyons les théories s'opposer, se combattre et se détruire. « Ce que l'un conseille, l'autre le condamne, ce que l'un prétend avoir observé, l'autre le nie. »

Cette objection, beaucoup plus à la portée de tous les esprits, fait, en général, une grande impression. Les écrivains de médecine sont divisés sur les principes ; les praticiens le sont sur les plans de traitement. « J'observe d'abord que les opinions théoriques portant toutes, non sur les faits, mais sur la manière dont il sont produits il importerait peu qu'elles différassent, pourvu que la pratique ne marchât qu'à l'aide des faits et ne sortit jamais des indications qu'ils lui fournissent. »

Il ne faut pas attacher trop d'importance aux théories : « La seule théorie qui n'égare jamais, n'en mérite pas le nom, à proprement parler. Elle ne va pas plus loin que l'observation : elle n'est que l'observation elle-même. Les autres se hâtent de ranger d'avance, tous les faits sous des principes généraux qui ne se rapportent qu'à un petit nombre d'entre eux : par conséquent elles doivent nous induire presque toujours en erreur. » Le tort de leurs auteurs a été de donner à des expériences souvent incontestables, une signification trop étendue, « les bons esprits les rejettent, non parce qu'elles n'expliquent rien, mais parce qu'elles n'expliquent pas tout ; parce qu'elles ne sont rigoureusement applicables qu'aux mêmes faits dont on les a tirées ».

En réalité nous voyons les meilleurs médecins de tous les temps suivre une méthode à peu près uniforme, et, malgré le ton décisif dont on affirme le contraire, la pratique de tous les siècles est au fond la même. Les médecins forment « le corps de savants le plus respectable, peut être, qui ait existé dans tous les âges. Non, sans doute, les médecins ne sont point autant de jongleurs avides, se servant de tous les moyens pour faire valoir chacun sa drogue, et dépriser celle qui se débite sur le tréteau voisin : non, la bonne foi, la candeur, l'amour de la vérité, l'amour du genre humain, au service duquel leur art pénible les dévoue, toutes les affections de l'homme sensible. et tous les devoirs de l'homme juste ne sont point étrangers à leur cœur. Plusieurs d'entre eux pratiquent dans le silence les vertus pénibles de leur état. Ils se jugent eux-mêmes avec sévérité ; ils jugent leurs confrères avec indulgence. Ils combattent des avis hasardés, non parce que ces avis ne sont pas les leurs, mais parce qu'ils les croient dangereux »...

Quand deux médecins adoptent des vues contradictoires, ils peuvent avoir également raison et suivre des routes diverses pour arriver au même but. Leur unanimité ne prouverait pas qu'ils se conduisent bien, leur opposition ne prouve pas qu'ils s'égarent ; la nature elle-même montre une grande liberté dans le choix des moyens qu'elle emploie « pour changer l'état morbifique et le ramener à la santé »... Elle ne porte dans rien l'exakte précision. « La certitude rigoureuse appartient exclusivement aux objets de pure spéculation : dans la pratique il faut se contenter d'approximations plus ou moins exactes, que pour cette raison, on pourrait appeler *certitudes pratiques*. »

Les médecins qui n'ont pas confiance en leur art, et qui, affichant leur incrédulité, en poursuivent néanmoins la pratique, ne donnent pas une haute idée de leur valeur morale. « Les bons praticiens sont tous des hommes pleins de confiance dans la médecine. Cette confiance est peut-être autant la cause que le résultat de leur succès ; elle seule a pu les soutenir dans leurs travaux. L'incrédulité n'y enfante que la paresse ; elle ne fait que servir de voile à l'ignorance. »

Septième objection : Même en admettant que les objections précédentes n'existent pas et qu'il soit vrai qu'il y ait une médecine : son exercice demanderait tant de connaissances, tant de

sagacité, tant de qualités morales réunies, qu'elle resterait à la portée de très peu d'hommes, et par cela devrait être regardée comme n'existant pas, ou comme une arme dangereuse entre les mains de l'ignorance.

Les difficultés sont grandes, en effet, que rencontre l'étude et la pratique de la médecine, mais doit-on pour cela y renoncer ? L'homme souffrant veut être soulagé... Il le veut par l'invincible impulsion de l'instinct. De là cette croyance universelle à la médecine... Les villes ont des médecins : mais les campagnes ont des meiges, et les forêts d'Amérique des jongleurs. En détruisant la médecine, on ne détruirait pas ce penchant « et l'on ne ferait que livrer sans défense, un plus grand nombre de victimes à l'ignorance audacieuse ».

Puisque cette disposition nous est si naturelle, elle n'a besoin que d'être dirigée. Il faut, d'un côté, que les médecins s'efforcent de perfectionner la science par des travaux assidus, de l'autre, que le pouvoir public, par de bonnes lois de police, préserve le peuple de ses propres erreurs.

« Ainsi donc, malgré les vices presque universels de son enseignement ; malgré l'imperfection de sa pratique... malgré les obstacles de toutes natures qui s'opposent à ses progrès : les esprits justes sont forcés de reconnaître son utilité réelle... Bien loin d'être, comme l'affirment quelques déclamateurs, un fléau de l'humanité, la médecine en est au contraire l'espérance, la sauvegarde »...

« Oui, j'ose le prédire, s'écrie Cabanis dans sa conclusion, avec le véritable esprit d'observation, l'esprit philosophique qui doit y présider, va renaître dans la médecine ; la science va prendre une face nouvelle. On réunira ses fragments épars, pour en former un système simple et fécond comme les lois de la nature. Après avoir parcouru tous les faits, après les avoir revus, vérifiés, comparés, on les enchaînera, on les rapportera tous à un petit nombre de points fixes ou peu variables. On perfectionnera l'art de les étudier... on simplifiera surtout l'art, plus important et plus difficile, de faire l'application de ces règles à la pratique. »

Cabanis termine par un tableau des devoirs du médecin, par l'apologie de sa profession.

L'utilité de cet ouvrage pourrait ne pas apparaître clairement

à ceux qui jugent sans esprit de relativité. Pour en comprendre toute l'importance et la valeur, il faut se rappeler que, jusqu'à cette époque, la médecine était restée perdue dans les abstractions et les théories. Les grandes écoles du XVIII^e siècle n'étaient pas parvenues à séparer les problèmes médicaux des questions proprement philosophiques. On dissertait sur l'animisme, le solidisme, l'archée ou le principe vital. Les iatro-mécanistes luttaient avec les iatro-chimistes. Il a fallu des siècles pour que l'on découvre (ou « redécouvre ») cette méthode toute naturelle à aller d'abord aux faits, observer, voir et examiner avant de réfléchir et de construire. Cabanis a été le promoteur (Pinel et Bichat l'ont suivi), de ce mouvement philosophico-médical, qui a tenté de réformer la médecine par l'application de l'analyse concrète, par une critique sérieuse des documents et, avant tout, par l'observation de la nature.

Quelques vues de Cabanis sur la réorganisation des Hôpitaux et des Ecoles de Médecine.

La médecine pour Cabanis n'était pas une science spéculative, mais une science pratique, appliquée aux soulagements des hommes souffrants. Il n'a jamais perdu de vue, dans ses études, cette application de la médecine et s'est toujours préoccupé des réformes propres à en améliorer la pratique. C'est un des aspects de son œuvre le plus méconnu à notre époque, celui sur lequel nous voulons plus particulièrement attirer l'attention.

Dès 1789, il publie ses *Observations sur les Hôpitaux*, c'est le premier ouvrage médical qu'il présente au public ; il y dénonce les tares du système hospitalier de l'époque et propose les réformes qu'il juge nécessaires ; nous verrons qu'elles sont véritablement « modernes » au sens où nous entendons ce mot aujourd'hui.

« Les Hôpitaux sont peut-être, par leur nature, des établissements vicieux : mais dans l'état présent des sociétés ils sont absolument nécessaires .. le pauvre est souvent malade... le pauvre est sans asile... plusieurs maladies exigent un certain appareil pour être traitées. »

Quels sont les défauts de ces Hôpitaux ? « On objecte contre eux qu'ils ne remplissent point leur destination de secourir les malades, ou qu'ils la remplissent d'une manière barbare ; qu'ils aggravent toutes les maladies ; qu'ils en produisent plusieurs nouvelles ; qu'ils sont des magasins d'air empesté, toujours prêts à répandre les contagions dans les grandes villes ; enfin qu'ils détruisent l'esprit d'économie dans la dernière classe ; qu'ils encouragent sa paresse, et qu'on les a vus constamment augmenter le nombre des indigents, par une influence funeste et inévitable. Tout cela est vrai, on pourrait même ajouter

plusieurs autres choses... par exemple, qu'ils relâchent les liens des familles, et qu'en dégradant les mœurs du peuple, ils portent à la société les plus cruelles atteintes ».

A quoi tiennent ces défauts? Les uns ne tiennent-ils pas à la grandeur excessive des Hôpitaux, à la mauvaise distribution des bâtiments, à l'entassement des malades, à des règles générales de régime ou d'administration des remèdes qu'on est forcé d'adopter (mais qui sont loin de convenir à tous les cas et chez tous les individus), à la manière dont on y pratique la médecine ; les autres, aux vices de l'administration intérieure (multiplicité des objets que les chefs ont à surveiller, occasions de gaspillage, etc...)

Mais les défauts de ces établissements ne sont pas inévitables. Certains de ces vices peuvent être supprimés promptement, pour peu qu'une autorité éclairée veuille s'y employer. « Le seul but qu'on doive se proposer dans une pareille entreprise, c'est le plus grand avantage des malades ».

Examinons plus en détail ces défauts et leurs remèdes. « La grandeur des hôpitaux est la principale source des abus qui y règnent »... on ne doit créer que des « établissements d'une étendue bornée comme le sont toujours les moyens de ceux qui doivent y maintenir le bon ordre ».

Dans les grands hôpitaux on est obligé d'adopter certaines règles générales : par exemple les aliments se distribuent aux mêmes heures pour tout le monde. « A l'Hôtel-Dieu, il y a des jours où l'on purge, des jours où l'on ne purge pas... cette pratique a bien des inconvénients... L'heure, le temps de donner des remèdes est déterminé pour chaque maladie : c'est violenter la nature que la soumettre à un ordre qui n'est pas le sien ; c'est troubler tout le traitement ». « Les maladies sont infiniment plus variées que ne le croient le commun des hommes... et même le commun des médecins », ne pourrait-on pas, pour chaque maladie, donner le médicament qui leur convient, à l'heure qui lui convient ?

Les grands hôpitaux ont une influence funeste sur les individus qui y viennent chercher du secours, par les désordres qui y règnent, les gaspillages dont ils sont témoins. Les gros travaux y sont confiés à des gens perdus, des fripons, qui trouvent là un refuge. « Je me suis demandé quelquefois s'il y avait un spectacle plus affligeant que celui de la dépravation au milieu des actes de bienfaisance. »

« Dans les grands hôpitaux, les plaies les plus simples deviennent graves, les plaies graves deviennent mortelles, et les grandes opérations ne réussissent presque jamais... Les véritables contagions ne développent leur fureur que dans les lieux où les hommes sont entassés; elles ne sauraient acquérir un certain degré d'énergie... quand on peut isoler convenablement les maladies ».

Les chirurgiens ne deviennent habiles que dans la pratique modérément étendue de leur art et non dans le tumulte d'une pratique immense où l'observateur n'a pas le temps de voir et où les choses, s'effaçant les unes les autres de sa mémoire, n'y laissent que des images confuses.

Il faut donc créer de petits hôpitaux, ils ne seraient pas moins économiques, au contraire, et permettraient d'éviter tous les abus. Il faut que les hôpitaux « soient relégués hors des villes et transportés, ainsi que les cimetières, dans les lieux où les vents soufflent, sans obstacle, de toutes parts ». Dans les petits hôpitaux, dont on aura choisi l'emplacement à la campagne, on peut facilement « ménager les aspects et tourner les salles d'une manière commode pour recevoir le soleil, où s'en garantir à volonté; on peut s'y procurer de vastes promenoirs couverts, pour les temps de pluie ou de froid; et pour les beaux jours, d'autres promenoirs, plantés d'arbres, dont les émanations, pendant six ou sept mois de l'année, sont si restaurantes pour les convalescents ».

Il faut renouveler l'air dans les salles des malades, donner à chacun d'eux un lit où il puisse changer commodément de position et non plus « des lits à quatre, à cinq ou même six personnes ! » Les malades doivent être servis par des « personnes qui joignent à un caractère compatissant, l'adresse sans laquelle on aigrit la douleur qu'on veut soulager... Les hommes ne sont nullement propres à servir les malades. Voyez un homme auprès d'un malade, s'il veut lui parler, il l'étourdit, s'il veut le remuer, il le secoue... Mettez une femme à sa place : sa pitié devine, prévient ses besoins; elle fait tout à propos et sans précipitation... avec qu'elle adresse elle remue un corps douloureux ! quelle propreté dans les détails du service ! On sent que cette main délicate est faite pour soulager nos maux, comme cette imagination mobile et tendre pour nous consoler de nos peines ».

« Pour que la médecine se fasse d'une manière utile aux malades et à l'art de guérir, il faut que le médecin et le chirurgien

gien agissent toujours de concert, quand leur concours est nécessaire. Que le premier ait des connaissances chirurgicales, et que le second porte des vues médicales dans ses traitements, qu'ils soient autorisés à régler le régime, aussi bien que l'application des remèdes. »

On pourra exiger des médecins : « qu'ils fassent des journaux détaillés de leurs traitements et, par cette mesure, les forcer à se surveiller eux-mêmes. en leur faisant redouter de loin la censure sévère de leurs rivaux ». De bons journaux d'hôpitaux doivent contenir d'abord, « des généralités historiques concernant l'état de l'air et des maladies qui ont régné l'année d'au paravant », puis « le même tableau de l'année qu'on veut décrire, mais plus développé, plus circonstancié, jour par jour, maladie par maladie. Il faut qu'on y trouve notées les moindres variations de l'atmosphère, concernant le froid, le chaud, la légèreté, la pesanteur, l'humidité, la sécheresse... Mais ce qui, sans doute, est le plus important, c'est que chaque maladie soit décrite avec la plus grande exactitude. Non seulement on peindra son invasion, son accroissement, son état, son déclin, la convalescence ; non seulement le médecin dira par quelles indications il s'est laissé guider dans l'administration des remèdes et quels ont été leurs effets : mais, de plus, il rendra compte de l'âge du malade, de son tempérament, du pays qu'il habite, de sa profession, des maladies auxquelles il a été sujet, de ses goûts, de ses mœurs. »

« Hippocrate décrit les phénomènes de la maladie ; il ne la nomme presque jamais. Les dénominations s'emploient ordinairement au hasard, ou l'on s'en sert pour déguiser l'ineptie des traitements. Tous les hommes, d'ailleurs, n'attachent pas les mêmes idées aux mêmes mots : ce que l'un appelle fièvre catarrhale, l'autre l'appelle fièvre péripneumonique, ou putride ou maligne. Mais qu'un médecin dise : Le malade toussait, il avait une douleur de côté, son pouls était tendu, fréquent ; son visage était rouge, ses yeux larmoyants, son sang couvert d'une couenne blanche, ou jaunâtre, ou verdâtre... tout le monde est d'accord sur ce qu'il a voulu dire .. Il me semble que de bons journaux faits dans cet esprit, par des praticiens éclairés et prudents, seraient le recueil le plus précieux de l'art ».

La nécessité d'apprendre la médecine par la pratique et l'observation entraîne Cabanis, à réclamer la création d'un certain nombre d'écoles pratiques, « seules propres à réformer les études

de médecine ». Il y reviendra plus tard dans un rapport fait aux Cinq Cents. « Aujourd'hui les jeunes médecins suivent rarement les hôpitaux avec quelque constance. Ils se jettent dans la pratique sans avoir vu les objets qu'ils doivent connaître. »

Enfin, au cours de ce récit, il demande la création de petits hôpitaux pour femmes en couches, « où ces malheureuses, de leur indigence ou de leur faute, doivent compter sur des soins attentifs et sur un air respirable ».

Le bruit de cet ouvrage, véritablement nouveau, fit nommer Cabanis à la Commission des hôpitaux de Paris en 1791. Il y siégea jusqu'en 1793, et employa toute son activité à faire appliquer les réformes qu'il préconisait. En 1792 il publiait *Quelques Principes et quelques vues sur les Secours publics*, extraits des différents rapports qui avaient été faits à la Commission.

Dans cet ouvrage, Cabanis traite le problème des secours publics sous tous ses aspects, psychologiques, philosophiques, sociologiques, politiques et moraux. Il combat l'idée des ateliers publics, la taxe des pauvres, il traite des prisons dont il demande une réorganisation plus morale et plus hygiénique, s'occupe des enfants trouvés, reprend ses projets d'amélioration des hôpitaux, et consacre tout un chapitre aux « Maisons publiques et charitables de fous ». A l'étude de ce chapitre nous allons accorder quelques lignes.

Il demande que l'on soit plus sévère dans l'admission des aliénés, « car c'est à la liberté, c'est à la sûreté des personnes qu'il faut pourvoir avant tout. En exerçant la bienfaisance il ne faut pas violer les règles de la justice ».

« Quand les hommes ont atteint l'âge où leurs facultés suffisent à leur conservation, la nature a voulu qu'ils ne fussent plus soumis à aucune autorité coercitive : la société doit respecter et remplir cette sage disposition. Quand les hommes jouissent de leurs facultés rationnelles, c'est à-dire, tant qu'elles ne sont pas altérées au point de compromettre la sûreté et la tranquillité d'autrui, ou de les exposer eux-mêmes à des dangers véritables, nul n'a le droit, pas même la société tout entière, de porter la moindre atteinte à leur indépendance ». On ne peut priver un homme dément de son indépendance qu'en suivant certaines formes légales : « Voilà pourquoi les lieux où les fous sont retenus, doivent être sans cesse soumis à l'ins-

pection des différentes magistratures, et à la surveillance spéciale de la police ».

Il faut admettre tout malade qui est amené, comme étant « fou ». « Mais sans perdre de temps, on l'observera sous tous les rapports ; on le fera observer par des officiers de santé ; on le fera surveiller par les gens de service les plus intelligents et les plus habitués à observer la folie dans toutes ses variétés ». On ne retiendra que ceux qui présentent des signes manifestes de folie. « Les imputations de folie ont plus d'une fois servi de prétexte à de cruelles vexations ».

Cabanis préconise la thérapeutique par le travail. « A l'égard des fous, le travail offre même des avantages particuliers : il fera partie de leur traitement. Pour les guérir de leur maladie il faut souvent commencer par les guérir de leur oisiveté ».

« L'humanité, la justice et la bonne médecine, ordonnent de ne renfermer que les fous qui peuvent nuire véritablement à autrui ; de ne resserrer dans des liens que ceux qui, sans cela, se nuiraient à eux-mêmes »... On ne doit plus employer ces cordes qui « meurtrissent toujours les parties qu'elles pressent », encore moins les « chaînes avec lesquelles ces malheureux se frappent d'une manière effrayante, se blessent, se disloquent, et souvent se cassent les os des bras et des jambes » ; on doit se contenter « de les enfermer dans un gilet étroit de coutil ou de toile forte, qui serre et contient les bras ».

Ainsi, nous trouvons énoncés dans cet ouvrage, les réformes que Pinel devait reprendre à son compte et faire appliquer, et dont, seul, il porte la gloire.

Le 29 Brumaire an VII (1798) Cabanis faisait au Conseil des Cinq-Cents un *Rapport sur l'organisation des Ecoles de Médecine*, qui fut publié à cette époque.

Il commence par établir la nécessité de la médecine, reprenant les arguments qu'il avait déjà produits dans *le Degré de certitude de la Médecine*. La certitude de cet art une fois reconnue, « il n'est pas difficile de sentir combien sa pratique peut devenir utile à la société, combien il importe d'en perfectionner les méthodes et l'enseignement ».

L'utilité de la médecine doit être considérée à plusieurs points de vue.

1^o « Le premier objet de cette science est, sans doute, d'apprendre à soulager, à guérir les maux des êtres souffrants » ;

2^o Elle seule peut tracer les règles d'hygiène, appropriées à tous les tempéraments, à toutes les manières de vivre, à tous les climats ;

3^o « Sa surveillance est nécessaire pour tous les travaux publics où la santé des citoyens peut être intéressée : ses vues doivent diriger toutes les mesures de police dans le temps des grands maladies contagieuses : son inspection sur les objets de subsistance que la fraude peut altérer... devient indispensable » ;

4^o « Dans plusieurs questions de droit civil et criminel, les jugements ne peuvent être motivés que sur les rapports de médecins éclairés et vertueux » ;

5^o La médecine a des relations, d'une part avec des sciences physiques et naturelles et elle influe sur leurs progrès d'une manière directe, d'autre part avec l'étude du moral de l'homme, c'est-à-dire des opérations dont résultent ses idées et ses sentiments : étude qui, seule, peut fournir les véritables principes de la philosophie rationnelle et les règles de la morale.

L'esprit d'observation doit remplacer l'esprit de système, tel est le principe qui doit dominer la réforme de l'Enseignement médical. « En lisant les écrits des anciens médecins, on a souvent sujet de s'étonner qu'avec si peu de connaissances exactes en physique, avec des moyens curatifs si faibles et si bornés, ils aient pu porter si loin la pratique de leur art. Mais, outre cet esprit éminent d'observation qui fait leur caractère distinctif, ils furent exempts de beaucoup de préjugés systématiques dont les modernes, malgré toute la supériorité de leur savoir, ont bien de la peine à se délivrer entièrement ». Ce fut vers la fin du xiv^e siècle, « temps d'extravoyance et de barbarie », que l'on vit s'introduire, dans l'étude et la pratique de la médecine, « tous les abus que peuvent produire, d'un côté, de vaines idées de prééminence et de mépris des connaissances les plus utiles ; de l'autre, les usurpations, toujours croissantes, de l'ignorance et de l'avilissement des plus nobles fonctions ».

Il ne s'agit pas de bouleverser par des réformes intempestives, les trois écoles actuelles de Paris, Montpellier et Strasbourg, organisées par la Convention le 14 Frimaire an III et qui ont déjà donné de bons résultats, mais d'y apporter des perfectionnements.

Avant tout il ne faut plus séparer la chirurgie et la pharmacie de la médecine proprement dite, il ne doit plus y avoir de chi-

rurgiens ignorants la médecine et la pharmacie. « Nous nous proposerons donc de ne reconnaître qu'une seule science dans les diverses parties de la médecine, de ne légaliser l'exercice que d'un seul art de guérir ».

La loi n'a pas à entrer dans le détail de l'organisation des écoles et de leurs règlements ni à établir d'une manière fixe « le nombre, l'objet et la formation des différentes chaires », elle doit se borner à des dispositions générales laissant à chaque école le soin d'apporter les changements qui peuvent être rendus nécessaires par les progrès journaliers de la science.

Quelques nouvelles chaires doivent être établies :

— Une chaire d'*anatomie pathologique*, « c'est-à-dire de cette anatomie qui, par les lésions organiques observées après la mort, cherche à deviner l'enchaînement des phénomènes de la maladie et à déterminer sa véritable cause ».

— Une chaire pour l'observation, la description et le traitement des *maladies rares*.

— Une chaire d'*accouchement*, car « jusqu'à ce jour, à peine a-t-on pensé qu'il fût convenable d'enseigner l'art des accouchements, comme les autres parties de la clinique, au lit même des malades. Cependant rien n'est plus nécessaire ».

— Une chaire de *chimie médicale* : « les progrès actuels de la chimie commencent à permettre l'application de cette science à l'économie animale. Il est temps que son application au traitement des maladies devienne l'objet d'un cours particulier ».

— Une chaire de *Pharmacie*.

— Une chaire de *méthode générale* appliquée à l'enseignement de la médecine. Cette chaire, Cabanis en avait déjà proposé la création dans ses *Discours sur l'Instruction Publique* écrits pour Mirabeau, il l'aurait réalisée lui-même s'il avait professé lors de son stage éphémère à la chaire de clinique interne.

— Il est indispensable également de dédoubler, dans les écoles importantes, comme celles de Paris, les cours cliniques de médecine interne et de médecine opératoire, pour que l'enseignement ne soit pas gêné par la multitude des élèves.

Revenant à un sujet qui lui est cher et dont il a déjà parlé dans ses *Observations sur les Hôpitaux*, Cabanis demande que l'on établisse, en plus des 6 grandes écoles de médecine prévues, plusieurs *écoles secondaires* ou *préparatoires*, écoles qu'il serait facile de créer dans tout hôpital important : « le médecin

pouvant enseigner la médecine interne, le chirurgien l'anatomie et la médecine opératoire, le pharmacien, la chimie pharmaceutique ainsi que la matière médicale descriptive... Les jeunes élèves apprendront l'anatomie en disséquant, la chimie en faisant des expériences, la pharmacie en préparant des remèdes, la médecine pratique en voyant soigner et en soignant eux-mêmes des malades ».

Cabanis insiste sur la nécessité d'interdire sévèrement à l'avenir toute vente de *remèdes secrets* « qui ont toujours donné naissance à des abus sans nombre ».

En terminant, il propose la création d'une *Société nationale de médecine* à côté de la nouvelle école de Paris, « chargée de perfectionner toutes les parties de l'art de guérir en général et en particulier ses méthodes d'enseignement ».

Les réformes proposées par Cabanis, à une époque où la médecine était encore bien hésitante, pour la réorganisation des Hôpitaux, des Asiles d'Aliénés, des Ecoles de médecins, ont toutes, avec plus ou moins de retard, été réalisées; elles ont reçu ainsi la brillante confirmation de leur bien-fondé, de leur valeur. Mais il s'en faut de beaucoup que l'on reconnaisse à Cabanis la gloire de les avoir préconisées l'un des premiers, d'autres sont venus après lui qui les ont réalisées et prises à leur compte. Qu'importe, Cabanis a atteint son but.

Coup d'œil sur les Révolutions et sur la Réforme de la médecine.

Dans cet ouvrage, qui ne fut jamais terminé, et dont il ne nous est parvenu que l'introduction, Cabanis, s'était proposé : 1° « de tracer d'une manière rapide et sommaire, l'histoire des Révolutions qu'a subies la médecine au cours des siècles », en caractérisant chacune d'elles « par les circonstances qui l'ont fait éclore et par les changements qu'elle a produits dans l'état et dans la marche » de notre art ; 2° « de chercher à voir si ces différents tableaux, rapprochés des méthodes philosophiques modernes, ne peuvent pas fournir quelques vues utiles à sa réforme et à son enseignement »

Cabanis voit le point de départ de la médecine dans le désir, qu'éprouve spontanément l'être humain, d'échapper et de soustraire ses proches à la souffrance. Aussi fait-il remonter son origine à l'apparition des premières agglomérations sociales. Il montre notre art : exercé d'abord par les malades eux-mêmes et leur entourage ; puis, dès que se dessinent les premières spécialisations au sein des groupements humains, par des sorciers, des meiges, des jongleurs, s'attribuant le pouvoir de fléchir ou de corrompre les esprits du mal ; cultivé, ensuite, par les prêtres se proposant d'atteindre le même but par leurs interventions auprès des dieux ; puis, par les philosophes ; enfin, par une classe nouvelle et distincte, celle des médecins.

Il montre que les médecins n'ont pas su se dégager dès le début, tant s'en faut, des doctrines héritées des philosophes. Il distingue trois tendances principales : les médecins qui expliquaient l'apparition des maladies et leur guérison éventuelle par l'intervention des forces surnaturelles, et qui composèrent les diverses *écoles spiritualistes* ; ceux qui prétendaient expliquer les phénomènes biologiques par des formules dégagées des sciences inorganiques, partisans du *matérialisme abstrait* : iatro-méca-

nique, iatro-mathématique, iatro-physique, iatro-chimique ; en face de ces deux catégories de dogmatiques, les médecins empiriques qui se réclamaient avant tout de l'expérience et de l'observation indépendante de toute idée préconçue. Cabanis envisage ces trois tendances dans leur évolution simultanée à travers les siècles, en respectant l'ordre chronologique ; il note leurs conflits, leurs rapprochements et les théories bâtardes qui en sont nées.

Il ne combat pas le spiritualisme, pensant qu'il suffit de mettre en relief sa source exclusivement subjective pour le discréditer.

Il critique, par contre, le matérialisme-abstrait, tout en reconnaissant l'intérêt que présentent les sciences, abstraites ou positives, dans l'étude de la médecine : « Ainsi, l'on doit commencer par séparer la médecine des sciences étrangères. Il faut que ses dogmes soient tirés uniquement des faits qui lui sont propres, c'est-à-dire, des observations et des expériences faites sur le corps vivant, sain et malade. Si l'on peut un jour les rapprocher des dogmes qui appartiennent aux autres sciences, ce ne doit être qu'après les avoir vérifiés séparément les uns des autres ».

Il souligne, enfin, la valeur et l'importance de l'empirisme à condition qu'il reconnaisse l'utilité de l'hypothèse comme initiatrice de la recherche expérimentale, l'utilité de la théorie pour lier ses acquisitions, de la méthode subjective dans le classement et la coordination des résultats obtenus.

Cabanis étudie l'histoire de la médecine chez les Grecs, les Romains, les Juifs, les Arabes ; en Occident : au Moyen Age, à la Renaissance, aux ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles. Il fait une étude détaillée de la vie et de l'œuvre d'Hippocrate qu'il loue d'avoir engagé la médecine « dans sa route naturelle, *l'expérience raisonnée* ». Il rend hommage, aux principaux médecins qu'il rencontre dans son étude. Galien, Fernel, Vésale, Van Helmont, Harvey, Sydenham, Stahl, Boerhaave, Frédéric Hoffman, Borden, Barthez, etc...

Après avoir tracé à grands traits l'histoire de la médecine depuis ses origines, Cabanis se contente d'exposer rapidement les principes généraux qui doivent présider sa Réforme.

Dans l'enseignement on appliquera la *méthode analytique*. L'analyse descriptive donne la forme, la couleur, la situation d'un organe, ses rapports de voisinage, d'éloignement, de ressemblance, ou de différence avec d'autres parties. L'analyse

chimique fait trouver les corps simples qui composent les différentes parties. L'analyse historique établit la succession des faits relatifs à tel ou tel objet, expose les fonctions d'un organe, les mouvements d'un muscle. L'analyse de déduction tire des conclusions justes.

On commence par les objets les premiers connus, ou les plus faciles à connaître, pour ne passer que graduellement à ceux qui demandent une observation plus profonde, des sens plus exercés ou des instruments nouveaux. Cabanis ne se lasse pas de recommander d'initier, dès le début, le jeune médecin à la pratique de *l'observation* concrète de la maladie et du malade, il signale le danger de la routine professorale qui arrive à donner à l'art de la parole trop de valeur et à sacrifier le réel aux signes qui le représentent.

Il indique le parti qu'on pourrait tirer d'une application judicieuse des lois de l'hérédité, il espère qu'on arrivera enfin, en modifiant le régime, à perfectionner l'espèce humaine. C'est à cette idée, qui lui est chère qu'il revient dans sa péroration où il insiste sur la nécessité pour le médecin de collaborer au progrès universel et de « commencer une ère nouvelle, également riche en gloire et féconde en bienfaits ».

Rapports du physique et du moral de l'Homme.

L'étude des rapports du physique et du moral de l'homme fut certainement l'un des sujets les plus familiers aux réflexions de Cabanis. A l'origine nous trouvons l'influence de Dubreuil, ce médecin qui étudiait le moral de ses malades ; l'influence, également, des lectures philosophiques de Cabanis adolescent, particulièrement celles de l'école sensualiste, Condillac, Locke, etc... Cabanis, qui, nous l'avons vu, pratiquait très jeune l'analyse de ses sensations, de ses sentiments et de ses idées, devait plus que tout autre être sensible à ces influences, qui n'ont fait chez lui que favoriser un penchant naturel à l'introspection.

Dans chacun de ses ouvrages il parle de ces rapports du physique et du moral. Dans sa *Notice sur le supplice de la guillotine*, publiée en 1795, il donnait une esquisse du grand ouvrage qu'il préparait ; il en entretenait ses amis, dans le salon d'Auteuil, depuis bien longtemps déjà lorsqu'il lut en 1796-1797, à l'Institut, les six premiers mémoires de son travail.

Ce n'est qu'en 1802 qu'il donne une première édition de son œuvre, les six premiers mémoires étant complétés par six nouveaux.

« L'étude de l'homme physique est également intéressante pour le médecin et pour le moraliste : elle est presque également nécessaire à tous les deux. »

Pour atteindre le but particulier, que chacun d'eux se propose, ils ont besoin de considérer l'homme sous le double rapport du physique et du moral. On ne peut bien connaître l'un sans l'autre. L'étude du moral n'a plus été fondée que sur des hypothèses métaphysiques, dès qu'on l'a séparée de celle de l'homme physique. Il faut replacer les sciences morales sur cette base, comme ont essayé de le faire, mais insuffisamment, Locke et ses successeurs. Tel est le but de cet ouvrage.

Dans son premier mémoire, Cabanis donne quelques « Consi-

dérations générales sur l'étude de l'homme et sur les rapports de son organisation physique avec ses facultés ».

« Nous sentons, et des impressions qu'éprouvent nos différents organes, dépendent à la fois, et nos besoin et l'action des instruments qui nous sont donnés pour les satisfaire ». Nous sommes déterminés à agir avant de nous être rendu compte des moyens dont nous disposons et même de nous être fait une idée précise du but que nous devons atteindre. « La sensibilité physique est le dernier terme auquel on arrive dans l'étude des phénomènes de la vie et dans la recherche méthodique de leur véritable enchaînement ; c'est aussi le dernier résultat... que fournit l'analyse des facultés intellectuelles et des affections de l'âme. Ainsi donc le physique et le moral se confondent à leur source ou, pour mieux dire, le moral n'est que le physique considéré sous certains points de vue plus particuliers. »

« Du moment que nous sentons, nous sommes... Et lorsque, par les sensations comparées qu'un même objet fait éprouver à nos différents organes,... nous avons pu nous assurer que la cause de ces sensations réside hors de nous, déjà nous avons une idée de ce qui n'est point nous-mêmes. »

La différence de nos impressions nous apprend la différence qui existe entre leurs causes, du moins relativement à nous. Il n'existe pour nous de causes, que celles qui peuvent agir sur nos moyens de sentir, et de vérités, que des vérités relatives à la manière de sentir générale de la nature humaine.

Mais cette manière de sentir n'est pas toujours exactement la même. Elle est différente entre les individus, suivant le *sexe* et suivant l'organisation primitive, ou le *tempérament*. Elle varie chez le même individu, suivant l'*âge*, et suivant l'état de santé ou de *maladie*. Elle est modifiée dans tous par le *climat*, et par l'ensemble des *habitudes physiques*, ou le *régime*. C'est sous ce point de vue que l'étude de l'homme physique est intéressante pour le philosophe, le moraliste et le législateur.

Cabanis, à la fin de son premier mémoire, donne le plan de son travail :

Histoire physiologique des sensations. Influence :

- | | | |
|---------------------------------|---|---|
| 1 ^o Des âges | } | Sur la formation des idées et des affections morales. |
| 2 ^o Des sexes | | |
| 3 ^o Des tempéraments | | |
| 4 ^o Des maladies | | |
| 5 ^o Du régime | | |
| 6 ^o Du climat | | |

Considérations sur la vie animale, l'instinct, la sympathie, le sommeil et le délire.

Influence ou réaction du moral sur le physique.

Tempérament acquis.

Les deuxième et troisième mémoires sont consacrés à l'histoire physiologique des sensations. Ils constituent la partie la plus importante de l'œuvre. L'histoire des sensations est destinée à remplir les lacunes qui séparent les observations de la physiologie, des résultats de l'analyse philosophique.

Aux différences et aux modifications des organes, correspondent constamment des différences et des modifications dans les idées et les passions. Les impressions reçues par les parties sensibles sont également la source de toutes les *idées* et de tous les *mouvements vitaux*. *Vivre c'est sentir*. Se mouvoir est le signe de la vitalité. Beaucoup de nos mouvements sont volontaires ; d'autres s'exercent sans notre participation.

Les nerfs sont les organes de la sensibilité ; de la sensibilité seule, dépendent les perceptions qui se produisent en nous ; les mouvements volontaires ne s'exécutent qu'en vertu de ces perceptions, les organes moteurs sont soumis aux organes sensitifs et ne sont animés et dirigés que par eux. Les mouvements involontaires et inaperçus dépendent d'impressions reçues dans les organes, lesquelles sont dues à la sensibilité de ces organes.

Nous recevons des impressions qui nous viennent de l'*extérieur* et d'autres qui nous viennent de l'*intérieur*. Nous avons ordinairement conscience des premières, mais ignorons, le plus souvent, les secondes.

Que peut-on rapporter aux *sensations internes* ? 1^o les déterminations qui se manifestent dans l'enfant et dans les jeunes animaux, au moment de leur naissance (qui sont peut-être le produit de sensations perçues pendant la vie fœtale), et les passions qui se manifestent aussitôt sur leurs physionomies ; 2^o celles qui

tiennent au développement des organes de la génération ; 3° *l'instinct*. Le mot instinct, dans cette acception, a une signification très conforme à son étymologie (impulsion intérieure) ; et l'on voit pourquoi il est supérieur dans les espèces où il est moins troublé par le raisonnement.

Quel est le lien entre les impressions, soit internes, soit externes d'une part, et les idées et les déterminations morales d'autre part ?

1° on ne peut concevoir la sensibilité sans douleur, ou sans plaisir ; 2° dans le premier cas, il y a constriction des extrémités sentantes ; dans le second il y a épanouissement ; 3° pour produire le sentiment, l'organe sensitif réagit sur lui-même ; comme, pour produire ce mouvement, il réagit sur l'organe moteur ; 4° la sensibilité agit à la manière d'un fluide dont la quantité est déterminée. Si elle se porte avec abondance dans un de ses canaux, elle diminue proportionnellement dans les autres ; 5° la réaction part toujours d'un des centres nerveux, et l'importance de ce centre est proportionnée à celles des fonctions vitales que cette réaction détermine, et à l'étendue des organes qu'elle met en jeu.

Le centre de la pensée est le cerveau. « Nous voyons... les impressions arriver au cerveau, par l'entremise des nerfs, elles sont alors isolées et sans cohérence. Le viscère entre en action ; il agit sur elles et bientôt il les renvoie métamorphosées en idées que le langage de la physionomie et du geste, ou les signes de la parole et de l'écriture manifestent au dehors. Nous concluons, avec la même certitude, que le cerveau digère en quelque sorte les impressions, qu'il fait organiquement la sécrétion de la pensée ».

Indépendamment des impressions que l'organe sensitif reçoit de ses extrémités sentantes, tant internes qu'externes, il en reçoit de directes, par l'effet de changements qui se passent dans son intérieur ». Les impressions que lui procurent la mémoire et l'imagination sont très souvent de ce genre, c'est-à-dire qu'elles ont lieu sans exciteur étranger.

Et Cabanis envisage la physiologie des sensations sous ses aspects multiples ; puis conformément au plan qu'il s'est tracé au début il examine l'influence des âges, des sexes, des maladies, etc... sur la formation des idées et des affections morales. Le cadre de notre ouvrage ne nous permet pas de pousser plus loin l'analyse de son travail ; il faudrait y consacrer tout un

volume. D'autres l'ont fait avant nous ; et là n'est pas notre but.

L'étude sur les *Rapports du Physique et du Moral de l'Homme* est l'œuvre par laquelle le nom de Cabanis survit, et, bien qu'on y trouve des idées intéressantes au point de vue physiologique (sensations internes — cénesthésie —, glandes à sécrétions internes, influences interglandulaires, etc.), elle est considérée, avant tout et à juste titre, pour les répercussions immenses qu'elle eut sur l'évolution de la psychologie, comme une œuvre philosophique. Par elle, Cabanis se trouve être le fondateur d'une science nouvelle, la *psycho-physiologie*.

Nous ne pouvions pas, dans un travail sur Cabanis, ne pas consacrer un chapitre à l'ouvrage qui semble aux yeux de la plupart la pierre fondamentale de son œuvre ; mais notre but n'est-il pas d'éclairer un autre aspect de son œuvre, qui à notre sens n'est pas moins important : son œuvre médicale ?

Philosophe ou médecin ?

Après avoir étudié les œuvres de Cabanis, comme nous venons de le faire, nous est-il permis de penser qu'il n'ait été avant tout un médecin ? C'est cependant une opinion assez répandue que Cabanis aurait été d'abord et surtout un philosophe, un littérateur, voire un politicien, « ne s'étant occupé que secondairement de médecine, considérée par lui comme un accessoire de la philosophie ». Cette opinion fut émise et propagée par un certain nombre d'auteurs, philosophes ou autres ; il convient d'y répondre avant de terminer cette étude. Nous suivrons dans cette discussion le plan que M. Hillemand, dont nous adoptons les conclusions, a établi dans un article du *Progrès Médical*.

C'est Destutt de Tracy qui semble avoir ouvert la porte à cette interprétation, en félicitant publiquement son ami, au lendemain de sa mort, d'avoir : « porté la philosophie dans la médecine et la médecine dans la philosophie ».

Peisse dans sa notice sur Cabanis ne craint pas d'avancer que « la vie de Cabanis fut presque entièrement consacrée à la philosophie et aux lettres, que la médecine s'offrit à lui comme un auxiliaire de la philosophie ».

H. Taine aurait considéré Cabanis « comme un théoricien jamais placé sur un terrain palpable et solide de l'observation personnelle et racontée, mais toujours en l'air dans la région vide des généralités pures ».

A la suite de ces auteurs, divers publicistes ont prétendu que « Cabanis s'avère en ses livres plus raisonneur que médecin et qu'on peut se demander, à le lire, s'il a jamais fait œuvre de clinicien. »

A ceux qui, après Destutt de Tracy, pensent que Cabanis a porté la médecine dans la philosophie, nous répondrons par cette citation tirée de la Préface, du 1^{er} Vendémiaire, an VI, de son essai sur le *Degré de certitude de la médecine* : « Quand la

médecine n'aurait pas, dans les maux qu'elle peut soulager et guérir, un but direct d'utilité, elle mériterait encore une grande attention *comme base de toute bonne philosophie rationnelle*. Elle seule, en effet, peut nous faire connaître les lois de la machine vivante, la marche régulière de la sensibilité dans l'état sain, les modifications que cette faculté peut éprouver dans l'état de maladie ; elle nous montre à nu tout l'homme physique dont l'homme moral n'est lui-même qu'une partie ou, si l'on veut, une autre face. De la sensibilité physique, le médecin ne voit pas seulement naître les idées et les passions, il voit encore, en quelque sorte, comment elles se forment ; il voit, du moins, ce qui favorise au contraire leur formation ; et c'est toujours dans certains états organiques qu'il trouve la solution de chaque problème. Ainsi donc, on peut considérer la médecine comme fournissant des bases également solides pour cette philosophie qui remonte à la source des idées et pour cette autre philosophie qui remonte à la source des passions. D'une part, ses vues doivent diriger tout bon système d'enseignement ; de l'autre, elle trouve dans les lois éternelles de la nature les fondements des droits et des devoirs de l'homme. En un mot, elle éclaire l'étude de l'entendement et trace l'art de le conduire, de le perfectionner, en reconnaissant, dans les impressions et dans les besoins propres à chaque nature sensible, les véritables causes ou les véritables lois des rapports de tous les êtres qui lui appartiennent ou qu'elle renferme dans son domaine ; et du même principe, découlent, à ses yeux, les règles de leur conduite réciproque et l'art raisonné de leur bonheur : c'est-à-dire la morale ». On ne saurait déclarer plus clairement que philosophie, psychologie et morale dérivent de la médecine et lui restent subordonnées. Dans la plupart de ses œuvres, nous retrouvons cette opinion, qu'il développe, qu'il précise : « On commence à reconnaître aujourd'hui que la médecine et la morale sont deux branches de la même science, qui, réunies, composent la science de l'homme. L'une et l'autre reposent sur une base commune, sur la connaissance physique de la nature humaine. C'est dans la physiologie qu'elles doivent chercher la solution de tous leurs problèmes, le point d'appui de toutes leurs vérités spéculatives et pratiques ».

A l'appui de son interprétation il invoque « les rapports qui lient au développement de certains organes, la formation, souvent presque subite de certains penchants et du genre d'idées

qui s'y rapportent... Cet adolescent poursuivi par une vague inquiétude, sans cesse plongé dans des rêveries sans objet, ému jusqu'aux larmes par les moindres impressions, commence à trouver dans son imagination des tableaux et dans son cœur des penchants inconnus. En même temps que le foyer des passions s'allume en son sein, que son âme s'attachant à tout ce qui l'entoure, s'élance encore vers des objets ignorés, sa stature, ses traits, son air, ses regards, le son de sa voix prennent un autre caractère... Ses penchants, ses idées, ses dispositions physiques, tout n'est-il pas d'accord ? et les grands changements qui viennent d'en faire un être si nouveau, ne dépendent-ils pas uniquement de la maturité d'un système d'organes presque inertes jusqu'alors, et qui, presque toujours, avaient à peine attiré son attention ? Peut-être cette époque a-t-elle quelque chose de plus important et de plus décisif encore chez les filles... »

Plutôt que d'accuser Cabanis d'avoir subordonné la médecine à la philosophie il semblerait plus juste de l'accuser d'avoir exagéré la dépendance de celle-ci et de la psychologie, à la physiologie

Les allégations de Peisse sont réfutées par les contradictions que l'on trouve dans son récit ; elles sont en opposition avec les déclarations de Cabanis, rapportées par Peisse lui-même. L'étude de la vie de Cabanis et de son œuvre médicale nous a montré combien était inexacte l'allégation de Peisse : « la vie de Cabanis fut presque entièrement consacrée à la philosophie... » nous n'y reviendrons pas.

Notons, toutefois, qu'au cours de son récit, Peisse rend hommage à Cabanis « d'avoir fait de l'étude des rapports du physique et du moral une science distincte et indépendante, en la dégagant nettement des questions métaphysiques et ontologiques qui en avaient jusque-là embarrassé le monde, et en la plaçant sur le terrain des faits compris dans la sphère de l'observation sensible et de l'expérience interne... »

Contre les imputations de Taine, qui lui reproche de ne s'être jamais placé sur le terrain solide de l'observation, protestent les déclarations les plus catégoriques de l'inculpé qui, en maintes occasions, a pris soin de relever lui-même l'importance capitale de l'observation et le danger des généralisations précipitées, des classifications et des systèmes.

Nous n'avons qu'à rappeler à ce sujet les nombreuses citations

que nous avons produites lors de l'analyse de ses œuvres : *Du Degré de certitude en médecine, Observations sur les Hôpitaux, Rapport sur la réorganisation des écoles de médecine*. Citons encore cette déclaration (recueillie dans les *Observations sur les affections catarrhales* : « dans tous les genres, ce sont toujours les faits qui doivent nous servir de guides ; les idées générales théoriques en doivent être une expression abrégée et les vues de traitement une conséquence directe et nécessaire dans un bon ordre de déduction ».

Il met en garde les médecins contre la tendance qui les sollicite, trop souvent, à chercher et à vouloir découvrir des ressemblances entre les divers phénomènes dont ils poursuivent l'étude, sans tenir un compte suffisant de leurs différences.

Il ne cherche pas à fournir à tout prix une explication des phénomènes dont l'exploration scientifique n'a pas réussi à dissiper les obscurités : « nous disons que la pensée exige l'intégrité du cerveau, parce que sans cerveau l'on ne pense point, et que ses maladies apportent des altérations analogues et proportionnelles dans les opérations de l'esprit. Mais j'avoue ingénument que je suis hors d'état d'établir avec certitude en quoi consiste « l'intégrité » de la substance cérébrale ». (Rapp. Physique et Moral).

Il ne vise pas à laisser aucun problème sans solution : « Quand on manque des faits nécessaires pour résoudre une question, rien n'est plus naturel que de la voir rester indécise ; il faut même réprimer obstinément cette impatience et cette précipitation que l'homme n'éprouve que trop souvent au milieu des plus importantes recherches et qui le poussent à conclure avant d'avoir rassemblé les motifs de la conclusion, il faut absolument supposer, toutefois, qu'on mette quelque importance à la vérité ».

Il proscriit les hypothèses et les systèmes : « Pringle disait que la médecine était depuis les Grecs jusqu'à nous, une science où, sur peu de fait, l'on faisait beaucoup de raisonnements ; et qu'il fallait au contraire à l'avenir, y faire peu de raisonnement sur beaucoup de faits. Dans cette manière d'élémenter l'art de guérir, la seule dont il soit encore susceptible, le vœu de cet empirique respectable serait rempli. Il ne faut plus de vues hypothétiques, plus de vains systèmes... »

A ceux qui se sont demandé à lire Cabanis, s'il avait jamais

fait œuvre de clinicien, nous rappellerons avec quelle insistance il réclame, il propose d'imposer aux médecins, la rédaction de bons journaux d'hôpitaux, sérieusement tenus et détaillés. Nous rappellerons également qu'il a laissé quelques œuvres d'observations pures : *Le journal de la maladie de Mirabeau*, observations sur les catarrhes, sur un genre particulier d'apoplexie, sans compter tous les faits consignés dans son travail fondamental sur les *Rapports du physique et du moral de l'homme*.

A ceux qui reprochent à Cabanis d'avoir trop usé du raisonnement on peut répondre : « 1^o Que, dans toute science en évolution, le raisonnement est fatalement appelé à jouer un rôle d'autant plus considérable, par rapport à l'observation, que les données certaines fournies par celle-ci sont plus rares, puisqu'il appartient alors à celui-là de combler provisoirement les hiatus de la connaissance positive pour la rendre quelque peu cohérente... 2^o Qu'en tenant compte de cette nécessité, personne mieux que Cabanis n'a compris et exposé le rôle réciproque de l'observation qui perçoit les objets et les phénomènes, et du raisonnement qui relie et coordonne ces perceptions, ni mieux mis en garde les médecins contre le peu de sûreté de tout raisonnement, de toute hypothèse, de toute théorie, qui ne sont pas expressément confirmés par l'expérience. » (Hillemand).

Nous concluons, avec M. Hillemand, que Cabanis « fut surtout un médecin à l'esprit philosophique, il est vrai, qui loin d'être descendu de la philosophie à la médecine, s'éleva au contraire progressivement de celle-ci à celle-là en procédant presque constamment par induction, et en semant, au cours de son ascension, les suggestions les plus lumineuses sur la biologie, sur la sociologie et la politique, sur la psychologie et la morale; sans jamais cesser de subordonner et d'une façon plutôt excessive, l'imagination à l'observation, l'*a priori* à l'*a posteriori* » et « s'il ouvrit la voie à Auguste Comte, il joua également le rôle du précurseur à l'égard de Gall, de Broussais, de Claude Bernard, de Morel, de Charcot, de Brown-Séquard, etc. ».

CONCLUSIONS

Nous nous sommes abstenu au cours de cet ouvrage de tirer des conclusions partielles, la vie et l'œuvre de Cabanis méritent d'être considérées dans leur ensemble, d'être fixées dans le temps.

L'étude de la vie de Cabanis nous a montré que chez lui les qualités morales et les qualités intellectuelles étaient également poussées à un haut degré de perfection. Le concours de ces éminentes qualités devait créer à Cabanis un but dont il ne s'est jamais détourné : l'amélioration de la condition humaine. C'est vers ce but que convergent tous ses efforts.

S'il se mêle à la vie publique c'est pour contribuer dans la mesure de ses forces, à la création de lois justes dont dépend le bonheur des hommes. S'il s'occupe de l'éducation publique, de philosophie, c'est encore parce qu'il y voit un moyen d'apporter son concours à l'amélioration de la race humaine. Mais de tous les moyens qui s'offrent à lui dans l'accomplissement de sa mission, aucun ne lui semble plus important, plus efficace que la médecine. Et il consacrera sa vie à perfectionner cette science qui se penche sur les misères physiques dont dépendent probablement les misères morales.

Dans un premier ouvrage il établit la réalité, la nécessité de la médecine.

Puis, la certitude de la médecine étant bien établie, il cherche à en améliorer la pratique et l'enseignement : tel est l'objet de ses *Observations sur les Hôpitaux*, de son *Rapport sur l'organisation des Ecoles de médecine*. De l'étude des différentes révolutions de la médecine il cherche à tirer des vues utiles à sa réforme et à son enseignement.

Il apporte son tribut personnel au progrès de la médecine en étudiant des Rapports du physique et du moral de l'homme. Quand sa mort vint, prématurément, interrompre ses travaux,

il préparait l'ouvrage qui devait être le couronnement de son œuvre : un Traité de perfectionnement physique de l'homme « grand ouvrage sur les moyens possibles d'améliorer l'espèce humaine en profitant de toutes les connaissances qu'elle a déjà acquises pour accroître encore ses forces, ses facultés et son bien-être ».

Cabanis sait qu'il ne pourra pas écrire entièrement son œuvre, il ne cherche pas la gloire personnelle, il ne garde pas ses idées jalousement, il les révèle, il les expose dans ses conversations familières, il veut les faire partager au plus grand nombre ; peu lui importe qu'un autre les adopte et les prenne à son compte, il ne cherche que le moyen de les répandre, de les faire fructifier. Et nous retrouvons dans l'œuvre de Richerand, Pinel, Bichat, Destutt de Tracy... du Cabanis que Cabanis n'a pas écrit.

Sous cet aspect nous trouvons à son œuvre une unité, une continuité remarquable, remarquable aussi la fidélité de Cabanis dans la poursuite du but qu'il s'est imposé.

Telle est l'œuvre de Cabanis envisagée dans son ensemble, il importe maintenant de la fixer dans le temps, de la mettre à sa place parmi les « Révolutions de la Médecine ». Révolution, le mot est bien propre à qualifier son œuvre, œuvre essentiellement de réaction contre les routines, les préjugés, l'esprit de système qui s'opposaient à cette époque aux progrès de la médecine. « Au XVIII^e siècle, nous dit Daremberg, l'Europe médicale est partagée entre le mécanisme ou le solidisme et l'animisme. Cà et là apparaissent quelques disciples de Sydenham, je veux dire des observateurs désintéressés de la nature... Les philosophes médecins du XVIII^e ont eux-mêmes fort mauvaise réputation et participent grandement au discrédit de leur époque ».

Cabanis, nous l'avons vu, repousse toutes les hypothèses, tous les systèmes, qui n'ont pas pour base solide l'observation, il adopte un empirisme rationnel, nous pouvons dire de lui, ce qu'il disait d'Hippocrate : Il a ramené la médecine « dans sa route naturelle, *l'expérience raisonnée* ».

Les Réformes qu'il a proposées tant pour la réorganisation des Hôpitaux que pour celle des Ecoles de Médecine, ont toutes été réalisées depuis ; elles ont reçu ainsi la confirmation du progrès. Nous avons vu que, bien avant Pinel, il avait réclamé

un statut pour les aliénés, leur libération des chaînes.... Si Cabanis n'a pas obtenu la part de gloire qui lui revenait il n'en est pas moins parvenu à réaliser son but, cela seul lui importait.

Cabanis peut être considéré comme le premier médecin « moderne », avec lui s'ouvre l'ère de la médecine véritablement scientifique. Et son génie prophétique lui fait pressentir les étonnants progrès que fera la médecine au cours du xix^e siècle : « Dans l'état où se trouve actuellement la médecine, tout annonce qu'elle touche à une grande révolution. Les améliorations rapides que viennent d'éprouver les doctrines générales dans plusieurs branches des sciences physiques, par le perfectionnement de l'art expérimental et par l'application plus rigoureuse des méthodes de raisonnement, nous indiquent ce qui doit et ce qui va se faire dans l'art de guérir ».

Nous n'abandonnerons pas cette étude sans en tirer une dernière conclusion. Cabanis dans ses œuvres a tracé, à plusieurs reprises, le tableau des vertus et des devoirs du médecin. Il considérait notre profession comme un sacerdoce avec ses grandeurs et ses servitudes. Sa vie, toute de dévouement et d'abnégation, il l'a consacrée au soulagement de toutes les misères. Il nous semble qu'à une époque où Knock remplace Diafoirus, il n'est pas vain de méditer cet exemple. Serait-ce là le seul titre de Cabanis à notre reconnaissance, nous ne regretterions pas de lui avoir consacré ce travail.

Vu : le Président de la thèse,
LAIGNEL-LAVASTINE.

Vu : le Doyen,
M. TIFFENEAU.

Vu et permis d'imprimer :
le Recteur de l'Académie de Paris,
G. ROUSSY.

BIBLIOGRAPHIE

- Œuvres complètes de Cabanis* éditées par Thurot (1823-1825). 5 volumes.
- BOUILLET. — Dictionnaire d'Histoire et Géographie, 1842.
- CERISE. — Notice en tête de l'édition des Rapports du Physique et du moral, 1867.
- DAREMBERG. — Histoire des Sciences médicales, 1870.
- DECHAMBRE et LEREBoullet. — Dictionnaire des sciences médicales.
- DUBOIS d'AMIENS. — Examen des doctrines de Gall, Broussais, Cabanis.
- DUCHENNE. — Etude sur Cabanis. Thèse Bordeaux, 1893.
- GUILLOIS. — Le salon de Mme Helvetius. Les idéologues.
- HILLEMAND (C.). — Articles sur Cabanis, in *Progrès Médical*, 1931, n^{os} 36, 37, 38 et 44 ; 1932, n^{os} 39 et 40.
- LAIGNEL-LAVASTINE. — La médecine française sous la Révolution, in *Progrès Médical*, 19 janvier 1935.
- Les médecins dans les origines intellectuelles de la Révolution française, in *Semaine des Hôpitaux de Paris*, 15 octobre 1936.
- LABROUSSE. — Cabanis. Thèse Paris, 1903.
- MICHAUD. — Biographie universelle, 1811.
- MIGNET. — Eloge de Cabanis à l'Académie des Sciences, 1850.
- MOREAU DE LA SARTHE. — Encyclopédie méthodique. *Partie médicale*, t. X.
- PEISSE. — Notice biographique accompagnant la 8^e édition des Rapports, 1844.
- PICAVET. — Les Idéologues, 1890.
- POYER. — Cabanis, 1910.
- DE RÉMUSAT. — Etude sur Cabanis in *Revue des Deux-Mondes*, oct. 1844.
- TISSOT (Victor). — Dictionnaire de la Conversation.
- VERMEIL DE CONCHART. — Trois études sur Cabanis, d'après des documents inédits, 1914.
-

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
INTRODUCTION.....	9

PREMIÈRE PARTIE

LA VIE DE CABANIS

Sa jeunesse.....	11
Le salon de Mme Helvetius.....	17
La Révolution.....	29
Le 18 Brumaire.....	29
Le Consulat et l'Empire.....	32

DEUXIÈME PARTIE

L'ŒUVRE MÉDICALE DE CABANIS

Cabanis praticien.....	39
Du degré de certitude en médecine.....	41
Quelques vues de Cabanis sur la réorganisation des hôpitaux et des Ecoles de médecine.....	49
Coup d'œil sur les Révolutions et la Réforme de la médecine.....	58
Rapports du physique et du moral de l'homme.....	61
Philosophe ou médecin ?.....	66
CONCLUSION.....	71
BIBLIOGRAPHIE.....	74

